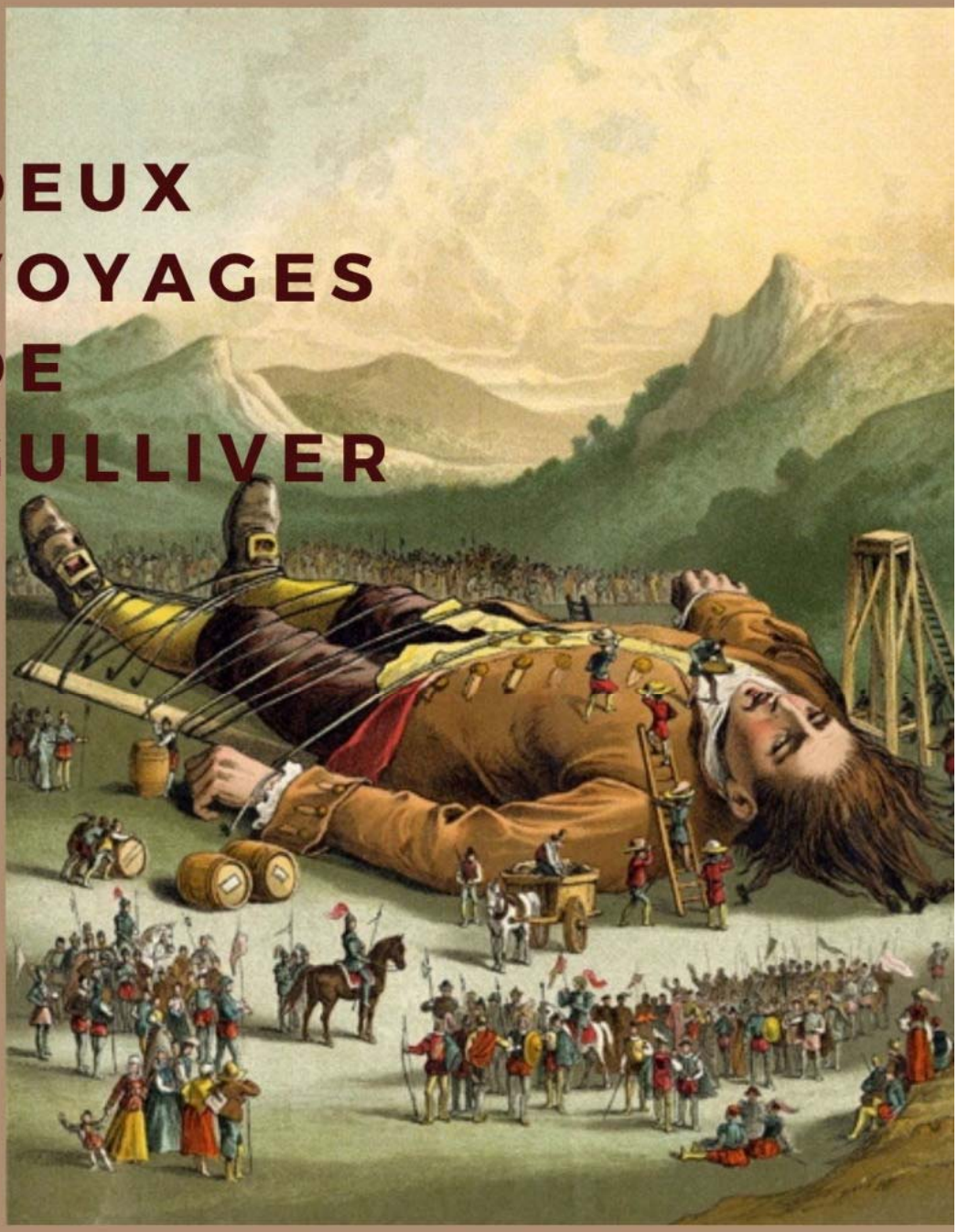
DEUX VOYAGES DE GULLIVER



DE
JONATHAN SWIFT

Deux voyages de Gulliver

Texte adapté, licence CC0

… de Jonathan Swift

… illustré par Arthur Rackham

… relu par Lucienne

Titre original : Gulliver's Travels, 1726

Image de couverture : anonyme, frontispice : Jehan-Georges Vibert

Découvrez les autres publications de Lucienne sur les sites :

Livres en Liberté / L'arche de Noé des contes

Livres en Liberté / Les trésors des récits jeunesse

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE 5
VOYAGE DE GULLIVER AU PAYS DE LILLIPUT

DEUXIÈME PARTIE 42
VOYAGE DE GULLIVER AU PAYS DE BROBDINGNAG

Certaines des vingt-cinq illustrations en couleurs qui agrémentent ce récit en deux parties sont extraites d'éditions anciennes, aujourd'hui dans le domaine public - reconnaissables à leur encadrement -, d'autres sont signées par Arthur Rackham.

PREMIÈRE PARTIE

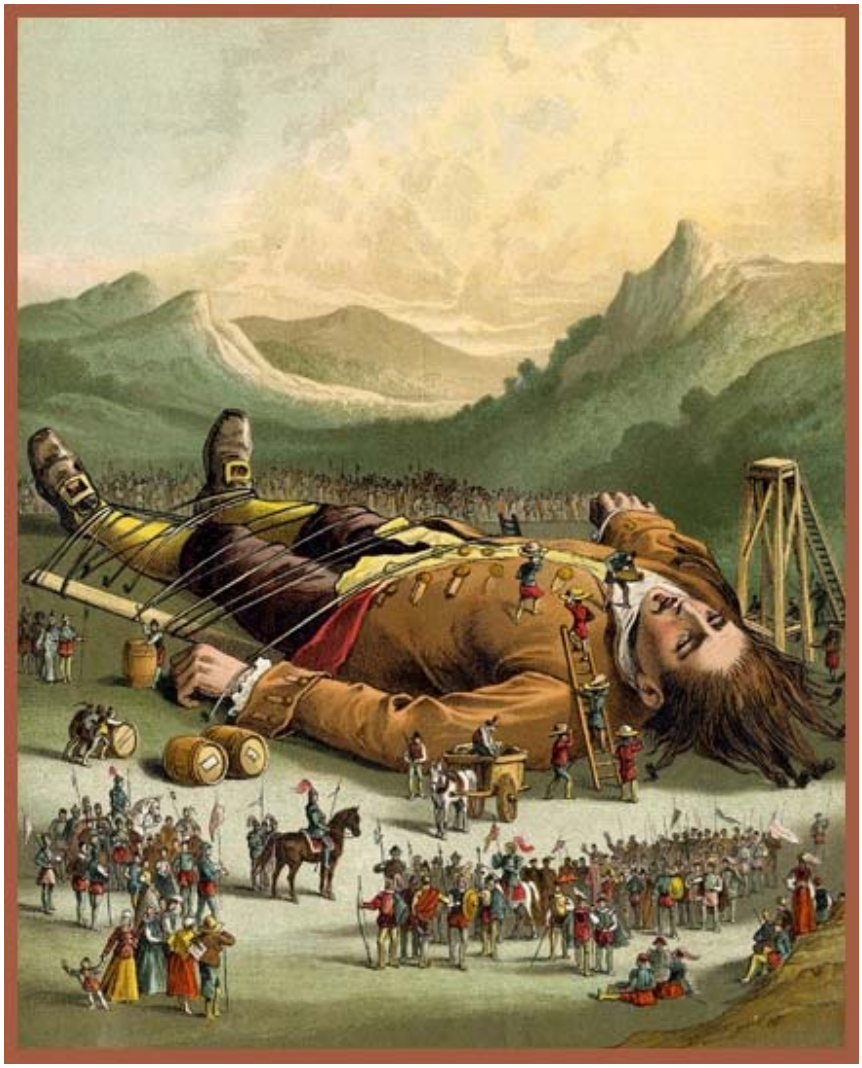
VOYAGE DE GULLIVER AU PAYS DE LILLIPUT

Mon père avait un petit bien dans le comté de Nottingham, et cinq fils, dont j'étais le troisième. Je fus mis en apprentissage chez M. Jacques Bates, le célèbre chirurgien de Londres, avec qui je demeurai quatre ans. Puis, je fus chirurgien successivement sur plusieurs vaisseaux et je fis pendant six ans, aux Indes Orientales et Occidentales, plusieurs voyages qui augmentèrent un peu ma fortune.

Le capitaine William Prichard m'ayant offert de l'accompagner dans un voyage qu'il allait faire à travers l'Océan Pacifique, je m'embarquai sur son vaisseau l'Atlantique, qui mit à la voile et quitta Bristol le 4 mai 1699. Notre voyage fut d'abord très heureux ; mais dans notre passage aux Indes Orientales, nous essuyâmes une violente tempête, qui nous poussa vers le Nord-Ouest de la terre de Van-Diémen. Douze hommes de notre équipage étaient morts par suite de travail excessif et de mauvaise nourriture, et les autres étaient dans un triste état. Le 5 novembre, le temps étant brumeux, les matelots aperçurent un rocher à une demi-encablure du vaisseau ; mais le vent était si fort que nous fûmes poussés tout droit dessus, et en un moment, le navire s'ouvrit. Cinq hommes de l'équipage et moi-même mîmes une chaloupe à la mer, et nous trouvâmes le moyen de nous éloigner du vaisseau et de l'écueil. Moins d'une demi-heure plus tard, nous fûmes renversés par un brusque coup de vent du nord.

Je ne sais ce qu'il advint de mes compagnons de la chaloupe, ni de ceux qui se sauvèrent sur le rocher, ou qui restèrent sur le vaisseau ; mais je crois qu'ils périrent tous. Quant à moi, je nageai à l'aventure, poussé vers la terre par le vent et la marée. Je laissai souvent tomber mes jambes, mais sans jamais pouvoir toucher le fond. Enfin, au moment où, presque épuisé, j'allais abandonner la lutte, je trouvai pied. Je marchai près d'une demi-lieue dans la mer avant d'arriver au rivage, que j'atteignis vers huit heures du soir. Je fis encore un quart de lieue environ, sans pouvoir

découvrir aucune habitation, aucun signe d'habitants ; du moins, j'étais dans un tel état de faiblesse que je n'en vis point. Une fatigue extrême, la chaleur et une demi-pinte d'eau-de-vie que j'avais bue avant d'abandonner le vaisseau, tout cela me porta au sommeil. Je me couchai sur l'herbe qui était très fine, et je m'endormis d'un sommeil profond, qui dura plus de neuf heures, et tel que depuis je n'en ai jamais goûté de semblable.



Quand je m'éveillai, il commençait à faire jour. J'essayai de me lever, mais il me fut impossible de bouger. Je m'étais couché sur le dos, et je m'aperçus que mes bras et mes jambes étaient solidement attachés au sol et que mes cheveux, qui étaient longs et épais, étaient attachés de la même manière. Je sentis également

plusieurs ligatures très minces qui entouraient mon corps, depuis les aisselles jusqu'aux cuisses. Je ne pouvais que regarder en haut ; le soleil commençait à être très chaud, et sa clarté me blessait les yeux. J'entendis un bruit confus autour de moi ; mais, dans la position où j'étais, je ne pouvais voir que le ciel. Bientôt, je sentis remuer quelque chose sur ma jambe gauche, et ce quelque chose, avançant doucement sur ma poitrine, monta presque jusqu'à mon menton. Je baissai les yeux le plus possible, et je vis une petite créature humaine, haute au plus de six pouces, un arc et une flèche à la main, et un carquois sur le dos. En même temps, j'en sentis au moins quarante autres de la même espèce, qui suivaient la première.

J'étais plongé dans le plus grand étonnement, et je me mis à pousser des cris si terribles, qu'elles se sauvèrent toutes en courant, épouvantées ; il y en eut quelques-unes, comme je l'appris par la suite, qui furent blessées par les chutes qu'elles firent en sautant de dessus mon corps à terre. Néanmoins, elles revinrent bientôt, et l'une d'elles, qui s'aventura si près qu'elle put voir entièrement mon visage, levant les mains et les yeux en signe d'admiration, s'écria d'une voix aigrelette, mais distincte :

« Hekinah Degul ! »

Les autres répétèrent plusieurs fois les mêmes mots ; mais je n'en compris pas alors le sens. Tout ce temps-là, je restai étendu, étonné et dans une inquiétude que le lecteur comprendra facilement ; enfin, faisant un effort pour me mettre en liberté, j'eus le bonheur de rompre les liens et d'arracher les chevilles qui attachaient mon bras gauche à la terre ; car, l'ayant soulevé jusqu'à la hauteur de mon visage, j'avais découvert le moyen qu'on avait employé pour me tenir attaché et captif, et, en même temps, par une secousse violente qui me causa une extrême douleur, je lâchai un peu les liens qui attachaient mes cheveux du côté gauche, en sorte qu'il me fut possible de tourner un peu la tête.

Mais les petites créatures se sauvèrent encore une fois avant que j'aie pu m'en emparer ; puis ce furent de grands cris très perçants, et quand le bruit cessa, j'entendis l'une d'elles s'écrier :

« Tolgo Phonac ! »

Aussitôt, je me sentis percé à la main gauche de plus de cent flèches qui me piquaient comme autant d'aiguilles. Plusieurs projectiles, je crois, tombèrent sur mon corps – bien que je ne les sentisse pas –, et d'autres sur mon visage, que je couvris immédiatement de ma main gauche. Quand cette grêle de flèches fut passée, je me mis à gémir de chagrin et de souffrance, et m'efforçai encore de me détacher. On fit alors une autre salve, plus grande que la première, et quelques-unes des petites créatures essayèrent de me percer de leurs lances ; mais, par bonheur, je portais un vêtement de cuir qu'elles ne purent pénétrer. Je crus donc que le mieux serait de me tenir tranquille, et de rester en repos jusqu'à la nuit. Mon bras gauche

étant déjà dégagé, il me serait plus facile de recouvrer ma liberté. Quant aux habitants, c'était avec raison que je me croyais de taille à me mesurer avec les plus grandes armées qu'ils pourraient envoyer contre moi, s'ils étaient tous de la même taille que celui que j'avais vu.

Mais la Fortune disposa autrement de mon sort. Quand ces gens eurent remarqué que j'étais tranquille, ils cessèrent de me lancer des flèches ; mais au bruit que j'entendis, je sus que leur nombre augmentait. Environ à deux toises de moi, à côté de mon oreille droite, j'entendis un bruit pendant plus d'une heure, comme des gens qui travaillent, et, tournant un peu la tête de ce côté-là autant que les chevilles et les cordons me le permettaient, je vis un échafaud élevé de terre d'un pied et demi environ, ou quatre des habitants pouvaient trouver place, et deux ou trois échelles pour y monter.

Du haut de l'échafaud, l'un d'entre eux, qui me parut être une personne de condition, me fit une harangue assez longue dont je ne compris pas un mot. Mais j'aurais dû dire qu'avant de commencer, ce personnage s'était écrié trois fois :

« Langro Dehul san ! »

Ces mots, et ceux que j'ai déjà cités, me furent répétés et expliqués par la suite. Sur ce, une cinquantaine des habitants étaient venus immédiatement couper les cordons qui attachaient le côté gauche de ma tête, ce qui me permit de la tourner à droite et d'observer la personne et les gestes de celui qui allait parler. Il me parut être d'un âge moyen, et d'une taille plus élevée que les trois autres qui l'accompagnaient.

L'un était un page, qui tenait la queue de sa robe, et me parut un peu plus grand que mon doigt du milieu, et les deux autres se tenaient debout de chaque côté, pour le soutenir. Il avait l'air d'un véritable orateur, et je pus comprendre qu'il mêlait dans son discours des passages pleins de menaces, de promesses, de pitié et de bonté. Je répondis en peu de mots, et d'une manière pleine de soumission, levant ma main gauche et les deux yeux au soleil comme pour le prendre à témoin ; puis, étant presque mort de faim, car je n'avais rien mangé depuis mon départ du

vaisseau, je portai fréquemment mon doigt à ma bouche pour faire savoir que j'avais besoin de nourriture.

L'*hurgo*, ou grand seigneur, me comprit fort bien. Il descendit de l'échafaud et donna ordre d'appliquer à mes côtés plusieurs échelles, sur lesquelles montèrent près de cent des habitants ; ils se mirent en marche jusqu'à ma bouche, chargés de paniers remplis de viandes, qui avaient été apportés par ordre du Roi. Il y avait-là de la chair de plusieurs animaux, mais je ne pus les distinguer au goût. Il y avait des épaules, des gigots et des longes, façonnés comme ceux des moutons et fort bien accommodés, mais plus petits que des ailes d'alouettes. J'en avalai deux ou trois d'une seule bouchée, et mangeai trois pains à la fois, chacun de la grosseur d'une balle de mousquet.

Ils me donnèrent tout ce qu'ils purent, témoignant de mille manières l'étonnement et l'admiration que leur causaient ma taille prodigieuse et mon appétit. Ayant fait un autre signe pour demander à boire, ils devinèrent, d'après ma façon de manger, qu'une petite quantité de boisson ne me suffirait pas, et comme c'est un peuple plein d'esprit, ils hissèrent jusqu'à ma main un des plus grands tonneaux de vin qu'ils eussent et en firent sauter le dessus. Je le bus d'un seul trait, ce qui n'était guère difficile, car il ne contenait pas une demi-pinte et avait le goût d'un petit vin de Bourgogne, mais bien plus vicieux.

On m'apporta un second tonneau que je bus de même, et je fis signe de m'en apporter d'autres ; mais ils n'en avaient plus.

Quand j'eus accompli toutes ces merveilles, ils poussèrent des cris de joie, et se mirent à danser sur ma poitrine, criant plusieurs fois, comme ils l'avaient déjà fait, « Hekinah Degul ». Ils me firent signe de jeter à terre deux tonneaux, mais eurent soin de prévenir la foule de se retirer à distance, s'écriant « Borach Mivola » ; et, quand ils virent les tonneaux en l'air, ils poussèrent encore leur cri de « Hekinah Degul ».

Quelque temps après, quand ils virent que je ne réclamais plus de nourriture, une personne de haute condition, envoyée par Sa Majesté Impériale, s'avança vers

moi, et me montra du doigt le chemin de la capitale, située à un quart de lieue environ, où il avait été décidé, dans le Conseil tenu par Sa Majesté, que je devais être transporté. Je lui expliquai, par signes, que je désirais ma liberté. Il me comprit fort bien, car il remua la tête par manière de refus, et me montra de la main que je devais être conduit à la ville comme prisonnier.

Sur ce, l'*hurgo* et sa suite se retirèrent. Je dormis pendant près de huit heures, car les médecins, par ordre de l'Empereur, avaient mêlé au vin des drogues soporifiques.

Il paraît que, dès l'instant où j'avais été découvert, endormi sur le sol, l'Empereur avait été avisé par un coursier ; qu'il avait décidé en son Conseil, que je serais attaché de la manière que j'ai rapportée – ce qui fut fait pendant la nuit, tandis que je dormais – ; qu'on m'enverrait à profusion à boire et à manger, et qu'une machine serait immédiatement préparée pour me transporter dans la capitale.

Ce prince a plusieurs machines fixées, sur des roues, pour le transport des arbres et autres poids très lourds. Il fait souvent construire ses vaisseaux de guerre, dont quelques-uns ont neuf pieds long, dans les bois mêmes où poussent les arbres qui doivent servir à leur construction, puis les fait transporter à la mer sur ces machines.

On mit donc à l'ouvrage, immédiatement, cinq cents charpentiers et ingénieurs qui devaient préparer une machine, la plus grande qu'ils eussent. C'était un chariot élevé de trois pouces au-dessus du sol, long de sept pieds, et large de quatre, avec vingt-deux roues. L'acclamation que j'avais entendue avait été poussée à l'arrivée de cette machine, qui, paraît-il, avait été mise en marche quatre heures après mon arrivée dans le pays. Elle fut amenée où j'étais.

Mais la principale difficulté fut de me hisser sur cette voiture. Pour cela, quatre-vingts perches, chacune d'un pied de haut,, furent dressées, et des cordes très fortes, de la grosseur du fil d'emballage, furent attachées, au moyen de

crochets, aux bandages que les ouvriers avaient enroulés autour de mon cou, de mes mains, de mon corps et de mes jambes.

Neuf cents ouvriers des plus robustes furent employés à élever ces cordes par le moyen de nombreuses poulies fixées aux perches ; de cette façon, je fus, en moins de deux heures, hissé, placé, et solidement attaché sur la machine. Tout ceci me fut raconté plus tard ; car, pendant toute cette manœuvre, je dormais profondément. Il fallut quinze cents chevaux, choisis, parmi les plus grands de l'Empereur, chacun d'environ quatre pouces et demi de haut, pour me traîner jusqu'à la capitale, éloignée, comme je l'ai dit, d'un quart de lieue.

Nous fîmes un long chemin, le reste de ce jour-là, et nous campâmes, la nuit, avec cinq cents gardes à mes côtés, une moitié avec des flambeaux, et l'autre avec des arcs et des flèches, prêts à tirer, si j'essayais de bouger. Le lendemain, au lever du soleil, nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes, vers midi, à cent toises des portes de ville. L'Empereur et toute sa Cour sortirent à notre rencontre.

À l'endroit où la voiture s'arrêta, s'élevait un ancien temple, le plus grand de tout le royaume, qui, ayant été souillé quelques années auparavant par un meurtre, était, selon les préjugés de ces gens, regardé comme profane. Il fut décidé que je serais logé dans cet édifice. La grande porte, face au nord, avait environ quatre pieds de haut et presque deux pieds de large ; il m'était facile de pénétrer par là dans l'édifice, en rampant. De chaque côté de la porte, il y avait une petite fenêtre, élevée de six pouces au plus, au-dessus du sol. À la fenêtre de gauche, les serruriers du roi fixèrent quatre-vingt onze chaînes, semblables à celles qui sont attachées à la montre d'une dame en Europe, et presque aussi grosses. Elles furent attachées à ma jambe gauche par trente-six cadenas.

Vis-à-vis de ce temple, de l'autre côté de la grand route, à la distance de vingt pieds, il y avait une tourelle de cinq pieds de haut, pour le moins. L'Empereur y monta avec plusieurs des principaux seigneurs de sa Cour, afin de pouvoir me regarder, comme on me l'a dit depuis, car je ne pouvais les voir. On compte qu'il y

eut plus de cent mille habitants qui sortirent de la ville, dans le même dessein ; et, en dépit de mes gardes, je crois qu'il n'y en eut pas moins de dix mille qui me montèrent sur le corps au moyen d'échelles. Mais un arrêt fut promulgué, qui le défendit sous peine de mort.

Quand les ouvriers virent qu'il m'était impossible de m'échapper, ils coupèrent tous les cordons qui m'attachaient ; là-dessus, je me levai. Rien ne peut exprimer l'étonnement de ces gens et le bruit qu'ils firent, quand ils me virent me lever et marcher. Les chaînes qui tenaient ma jambe gauche avaient environ six pieds de long, et me donnaient la liberté, non seulement d'aller et de venir dans un demi-cercle, mais encore d'entrer dans le temple en rampant, et de m'y étendre tout mon long.

Quand je fus debout, je regardai autour de moi, et je dois avouer que je n'ai jamais contemplé de spectacle plus intéressant. Le pays d'alentour apparaissait comme un jardin, et les champs clôturés, la plupart de quarante pieds carrés, ressemblaient à autant de parterres de fleurs. Les plus grands arbres, autant que j'en pus juger, paraissent avoir sept pieds de haut.

Sur ma gauche, s'étendait la ville, qui ressemblait à quelque théâtre. L'Empereur était déjà descendu de la tour, et s'avançait vers moi, à cheval, ce qui faillit lui coûter cher ; car l'animal, quoiqu'il fût bien dressé, se cabra à un spectacle aussi peu familier. Je lui faisais l'effet d'une montagne s'avançant sur lui ; mais le

prince, qui est excellent cavalier, se tint ferme en selle. Sa suite accourut et prit la bride tandis que Sa Majesté descendait.

Quand l'Empereur eut mis pied à terre, il me considéra avec une grande admiration, mais se tint à la distance de la longueur de ma chaîne. L'Empereur est plus grand qu'aucun de sa Cour, de la largeur de mon ongle, ce qui suffit pour le faire redouter de ceux qui le regardent. Ses traits sont accentués et masculins, tous ses mouvements pleins de grâce, et son port majestueux. Il avait alors passé la fleur de sa jeunesse, étant âgé de vingt-huit ans.

Il avait régné sept ans environ, dans le bonheur, et presque toujours victorieux. Son habit était des plus simples, moitié à la mode asiatique, moitié à l'européenne. Il avait sur la tête un léger casque d'or, orné de joyaux et d'une plume magnifique. Il avait son épée nue à main, pour se défendre au cas où j'eusse brisé mes chaînes. Cette épée avait presque trois pouces de long ; la poignée et le fourreau étaient d'or et enrichis de diamants.

Sa voix était aigrelette, mais très claire et très distincte, et je pouvais facilement l'entendre, même quand je me tenais debout. Je leur adressai la parole en autant de langues que j'en connaissais, à savoir, en haut et bas allemand, en latin, en français, en espagnol, et en italien, mais en pure perte. Au bout de deux heures, la Cour se retira, et on me laissa avec une forte garde pour me défendre contre l'impertinence et, peut-être aussi la malice de la populace, impatiente de s'approcher de moi en foule. Quelques-uns eurent l'effronterie de me lancer des flèches, tandis que j'étais assis par terre, à la porte de ma maison. L'une d'elles faillit m'atteindre à l'œil gauche ; mais le colonel fit arrêter six des meneurs, et ne jugea point de peine mieux proportionnée à leur offense que de me les livrer pieds et poings liés.

Quelques-uns des soldats exécutèrent aussitôt ses ordres et les poussèrent à portée de ma main, du bout de leurs piques. Je les pris tous dans ma main droite. J'en mis cinq dans ma poche, et, quant au sixième, je fis mine de vouloir le manger tout vif. Le pauvre homme se mit à pousser des cris terribles, et le colonel et ses officiers étaient fort en peine, surtout quand ils me virent tirer mon canif ; mais je

les rassurai bientôt, car prenant, un air doux, et coupant immédiatement les liens dont il était garrotté, je le posai doucement à terre. Et le voilà parti ! Je traitai les autres de la même façon, les tirant l'un après l'autre de ma poche, et je remarquai que les soldats et le peuple étaient très touchés de cette marque de clémence, qui fut rapportée à la Cour tout à mon avantage.

Quand la nuit vint, j'entrai avec quelque difficulté dans ma maison, où je me couchai sur le sol ; je fis de même pendant près d'une quinzaine de jours, puis l'Empereur donna des ordres pour qu'un lit me fût préparé. Six cents lits de grandeur ordinaire furent apportés sur des voitures et arrangés dans ma maison même. On joignit ensemble cent cinquante matelas, pour avoir la longueur et la largeur nécessaires, et on en superposa quatre pour obtenir l'épaisseur qui, d'ailleurs, me protégea mal contre la dureté du sol qui était de pierre.

D'après le même calcul, on me fournit des draps, des couvertures et des couvre-pieds suffisants pour quelqu'un habitué comme moi à dormir à la dure.

Cependant, l'Empereur tint plusieurs Conseils pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire à mon sujet. On craignait que je ne vinsse à m'échapper, ou que ma nourriture causant une grande dépense, il s'en suivît quelque famine. Parfois, on décidait de me laisser mourir de faim, ou de me percer le visage et les mains de flèches empoisonnées qui auraient tôt fait de m'expédier dans un autre monde ; mais on fit réflexion : l'infection d'un corps aussi grand pourrait produire la peste dans la capitale et par là, dans tout le royaume.

Tandis qu'on délibérait ainsi, plusieurs officiers de l'armée se présentèrent à la porte de la Grande Chambre où se tenait le Conseil. Deux d'entre eux, ayant été introduits, rendirent compte de ma conduite envers les six criminels dont j'ai parlé. Ceci fit une impression si favorable sur l'esprit de Sa Majesté et de tout son Conseil, qu'une commission impériale aussitôt envoyée pour obliger tous les villages, à quatre cent cinquante toises autour de la ville, à livrer tous les matins six têtes de bétail, quarante moutons et autres vivres pour ma nourriture, avec une quantité proportionnée de pain et de vin autres boissons. Pour le paiement de ces vivres, Sa

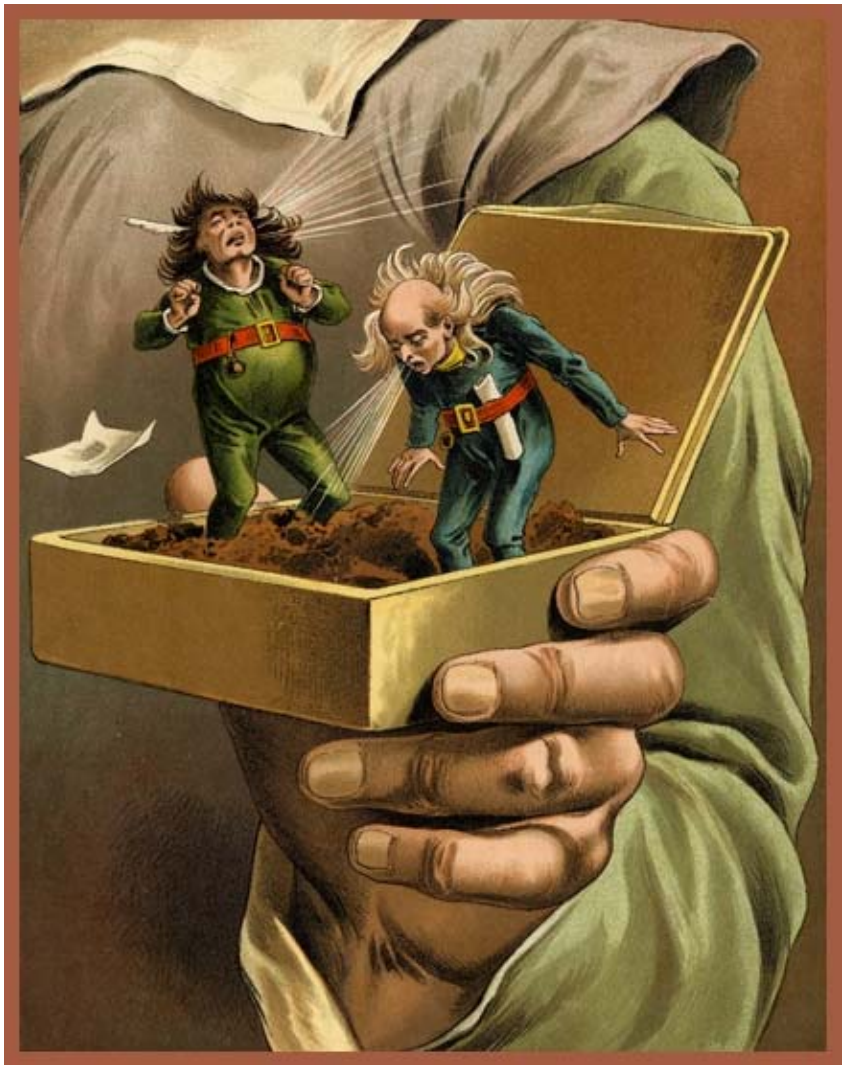
Majesté donna des assignats sur son trésor. On nomma également, pour me servir, six cents personnes qui reçurent des appointements pour leurs dépenses de bouche, et pour la commodité desquelles on éleva des tentes de chaque côté de ma porte. Il fut de même ordonné que trois cents tailleurs me feraient un habit à la mode du pays ; que six hommes de lettres, des plus savants de l'Empire, seraient chargés de m'apprendre la langue ; et enfin que les chevaux de l'Empereur, et ceux de la noblesse et des régiments de gardes, seraient souvent exercés en ma présence, pour les accoutumer à moi.

Tous ces ordres furent ponctuellement exécutés. En trois semaines je fis de grands progrès dans la langue de Lilliput. Pendant ce temps, l'Empereur m'honora de fréquentes visites et se plut même à aider mes maîtres à m'instruire.

On visita ensuite mes poches, et l'Empereur m'ordonna, en termes très honnêtes d'ailleurs, de livrer tout ce que j'avais. D'abord, il me demanda mon sabre, que je lui remis aussitôt avec le fourreau. Il avait donné ordre à trois mille hommes de ses meilleures troupes – qui l'accompagnaient alors –, de m'entourer à distance avec leurs arcs et leurs flèches tout prêts. Ensuite, il me demanda un de ces piliers creux de fer par lesquels il voulait signifier mes pistolets. Je les lui remis et, sur son désir, lui en indiquai l'usage aussi bien que je le pus. Ne le chargeant que de poudre, et ayant averti l'Empereur de n'être point effrayé, je le déchargeai en l'air.

Des centaines, parmi les assistants, tombèrent à la renverse, comme s'ils eussent été frappés à mort, et l'Empereur lui-même, bien qu'il tînt bon, ne put revenir à lui qu'après quelque temps. Je lui remis aussi ma montre, qu'il était curieux de voir, ainsi que mon peigne et ma tabatière en argent. Il commanda à deux des plus grands de ses gardes du corps de la porter sur leurs épaules, suspendue à un grand bâton comme les garçons brasseurs portent un baril de bière en Angleterre.

Mon sabre, mes pistolets et mon sac de poudre furent transportés sur des voitures à l'arsenal de Sa Majesté ; mais le reste de ce qui m'appartenait me fut rendu.



Peu à peu, les indigènes eurent moins peur de moi. Je me couchais parfois à terre et j'en laissais cinq ou six venir danser dans ma main. Enfin, les garçons et les fillettes s'enhardirent jusqu'à venir jouer à cache-cache dans mes cheveux.

Les chevaux de l'armée et ceux des écuries royales, ayant été chaque jour nourris en ma présence, n'avaient plus peur de moi, et s'avançaient jusqu'à mes pieds sans broncher. Leurs cavaliers les faisaient sauter par-dessus ma main, posée à plat sur le sol, et un des chasseurs de l'Empereur franchit fois mon pied tout chaussé, ce qui était en vérité un saut prodigieux.

J'eus le bonheur, un jour, de divertir l'Empereur en laissant une troupe de ses meilleurs cavaliers, au nombre de vingt-quatre, faire l'exercice sur un mouchoir que j'avais étendu, au moyen de bâtons, à deux pieds du sol. Mais un des chevaux, qui appartenait à un capitaine, frappant le mouchoir de son sabot, y fit un trou ; il glissa, et lui et son cavalier furent renversés. Je les relevai immédiatement tous les deux, et, couvrant le trou d'une main, je mis de l'autre la troupe à terre. Le cheval qui était tombé s'était démis l'épaule ; mais son cavalier n'eut aucun mal, et je raccommodai mon mouchoir du mieux que je pus. Mais je ne voulus plus me fier à sa solidité dans d'aussi dangereuses entreprises.

Deux ou trois jours environ avant ma mise en liberté, tandis que je divertissais la Cour par ces exploits, il arriva un coursier qui informa Sa Majesté que quelques-uns de ses sujets, passant à cheval près de l'endroit où j'avais été trouvé, avaient vu sur le sol une grosse chose noire, de forme bizarre, dont les bords s'étendaient aussi loin que la chambre à coucher de Sa Majesté, et dont le milieu s'élevait à la hauteur d'un homme ; que ce n'était point un être vivant, comme ils l'avaient cru tout d'abord, car cela restait sur l'herbe, sans mouvement, et que quelques-uns d'entre eux en avaient fait le tour plusieurs fois. En montant sur les épaules les uns des autres, ils avaient atteint le sommet, qui était plat et uni. Ils l'avaient frappé du pied, et s'étaient aperçus que c'était creux à l'intérieur ; qu'à leur humble avis, ce devait être quelque chose appartenant à *l'Homme-Montagne*, et que, s'il plaisait à Sa Majesté, ils se faisaient fort de l'apporter avec l'aide de cinq chevaux seulement.

Le lendemain, des voituriers arrivèrent avec mon chapeau ; mais il était plutôt en mauvais état : ils avaient percé deux trous dans les bords et y avaient mis deux crochets ; puis ces crochets avaient été, à leur tour, fixés, au moyen d'une longue corde, aux harnais des chevaux, et, de cette manière, mon chapeau avait été traîné pendant plus d'un demi-mille anglais. Cependant, le terrain dans le pays de Lilliput étant extrêmement plat et uni, il en avait moins souffert que je ne m'y attendais.

Deux jours après cette aventure, l'Empereur, ayant donné ordre à cette partie de son armée qui a ses quartiers dans la capitale ou aux environs, de se tenir prête, s'imagina de se divertir d'une bien étrange façon. Il voulut que je me tinsse debout comme un autre colosse de Rhodes, les jambes aussi écartées que possible. Puis, il commanda à son général – chef d'une expérience éprouvée et un de mes grands protecteurs –, de disposer les troupes en rangs serrés et de les faire défiler entre jambes, vingt-quatre de front pour les fantassins et seize pour les cavaliers, tambour battant, enseignes déployées et les piques hautes. Ce corps d'armée comprenait trois mille fantassins et mille cavaliers.

Enfin il fut décidé, en Conseil d'État, que la liberté me serait donnée à certaines conditions qu'il me fallut promettre par serment d'observer. Ce serment, je dus le prêter à la façon ordonnée par leurs lois, qui est de tenir le pied droit dans la main gauche, de mettre le doigt du milieu de la main droite sur la tête, et le pouce sur la pointe de l'oreille droite.

L'acte, grâce auquel je recouvrai ma liberté, commençait ainsi :

« Golbasto Momaren Eulame Gurdilo Shefin MullyUllyGue, très puissant Empereur de Lilliput, Délices et Terreur de l'Univers dont les Etats s'étendent cinq mille *blustries* – c'est-à-dire un cercle d'environ six lieues – aux extrémités du globe ; Monarque des monarques, plus haut que les fils des hommes, dont les pieds

pressent la terre jusqu'au centre, et dont la tête touche le soleil ; dont un signe fait trembler les genoux des princes de la Terre, aimable comme le printemps, agréable comme l'été, abondant comme l'automne, terrible comme l'hiver : Sa Très Haute Majesté propose à l'Homme-Montagne, récemment arrivé dans nos Domaines Célestes, les articles suivants, que, par serment solennel, il s'engage à ratifier. »

Puis venaient huit articles. L'acte de délivrance ajoutait que l'Homme-Montagne avant juré d'observer ces articles, il lui était accordé « une provision journalière de viande et de boisson suffisante à la nourriture de 1.724 de nos sujets, avec libre accès auprès de notre personne royale, et autres marques de notre faveur. Donné en notre Palais de Belfaborac, le douzième jour de la quatre-vingt-onzième lune de notre règne. »

Je prêtai le serment et souscrivis à tous ces articles avec grande joie ; aussitôt on m'ôta mes chaînes, et je fus mis en liberté.

J'appris par la suite que les mathématiciens de Sa Majesté, ayant pris la hauteur de mon corps par le moyen d'un quart de cercle, et le trouvant, par rapport au leur, comme douze est à un en avaient conclu, d'après la ressemblance de nos corps, que le mien devait contenir au moins 1.724 fois plus que les leurs, et qu'en conséquence, il lui faudrait à lui seul autant de nourriture qu'à 1.724 Lilliputiens.

La première requête que je présentai, après avoir obtenu ma liberté, fut d'être autorisé à visiter Milendo, capitale de l'empire ; l'Empereur y consentit volontiers, mais en me recommandant de ne faire aucun mal aux habitants, de ne causer aucun dommage à leurs maisons.

Le peuple fut averti, par une proclamation, du dessein que j'avais de visiter la ville. La muraille qui l'entoure a deux pieds et demi de haut, et onze pouces au moins d'épaisseur, en sorte qu'on peut facilement y faire en carrosse le tour de la ville ; elle est flanquée de fortes tours à dix pieds de distance les unes des autres. J'enjambai par-dessus la porte occidentale, et marchai très lentement, et de côté, par les deux principales rues, n'ayant mis qu'un pourpoint, de crainte d'endommager les toits et les gouttières des maisons avec les pans de mon habit. Aux fenêtres des

greniers et sur le haut des maisons, il y avait une si grande foule de spectateurs que, dans cours de tous mes voyages, je n'avais jamais vu un endroit si populeux.

La ville forme un carré exact, chaque côté de la muraille ayant cinq cents pieds long. Les deux grandes rues qui la traversent et la partagent en quatre quartiers, ont cinq pieds de large. Les petites rues et les passages, dans lesquels je ne pus entrer, mais que je ne fis que voir en passant, ont de douze à dix-huit pouces de largeur. La ville peut contenir cinq cent mille âmes. Les maisons ont de trois à cinq étages ; les boutiques et les marchés sont bien approvisionnés.

Le palais de l'Empereur est situé au centre de la ville, là où les deux grandes rues se croisent. Une muraille de deux pieds de haut l'entoure, à une distance de

vingt pieds. Sa Majesté m'avait permis d'enjamber cette muraille ; grâce à ce large espace entre elle et le palais, je pouvais voir celui-ci de tous les côtés. La cour extérieure est un carré de quarante pieds, et comprend deux autres cours ; c'est dans la cour la plus intérieure que se trouvent les appartements royaux. J'avais un grand désir de les voir, mais je m'aperçus que c'était très difficile.

Les bâtiments de la cour extérieure avaient au moins cinq pieds de haut, et il m'était impossible d'enjamber par-dessus, sans causer de grands dommages à l'édifice, bien que les murailles fussent solidement bâties en pierre de taille. L'Empereur avait cependant grand désir que je visse la magnificence de son palais y mais il ne me fut possible de le faire qu'an bout de trois jours, que j'employai à abattre avec mon couteau quelques-uns des plus grands arbres du parc royal, éloigné de la ville d'environ cinquante toises. Avec ces arbres, je fis deux tabourets, chacun de trois pieds de haut, à peu près, et assez solides pour supporter le poids de mon corps. Le peuple ayant été averti une seconde fois, je traversai de nouveau la ville, et me dirigeai vers le palais, mes deux tabourets à la main. Quand je fus arrivé à la cour extérieure, je montai sur l'un des tabourets, et pris l'autre à main ; je le fis passer par-dessus le toit, et le posai doucement à terre, dans l'espace compris entre la première et seconde cour, espace qui avait huit pieds de large. Je passai ensuite très commodément d'un tabouret sur l'autre, par-dessus les bâtiments, et, quand je fus dans la place, je tirai à moi, avec un crochet le tabouret qui était en dehors. Grâce à cette invention, j'entrai jusque dans la cour la plus intérieure, où, me couchant sur le côté, j'appliquai mon visage à toutes les fenêtres du premier étage qu'on avait laisses ouvertes exprès, et je vis les appartements les plus magnifiques qu'on puisse imaginer.

Un matin, quinze jours environ après que j'eus obtenu ma liberté, Reldresal, premier secrétaire d'État pour les affaires particulières, se rendit chez moi, suivi d'un seul domestique. Il me dit que le royaume de Lilliput était troublé par des factions à l'intérieur, et par la guerre à l'étranger. Il me raconta comment, depuis

plus de soixante-dix lunes, il y avait eu deux partis opposés dans cet empire sous les noms de *Tramecksan* et *Slamecksan*, termes empruntés aux talons hauts et aux talons bas de leurs souliers, par lesquels ils se distinguaient. On prétend, il est vrai, que les talons hauts sont les plus conformes à l'ancienne constitution du pays ; mais les talons de Sa Majesté Impériale sont plus bas, de la quatorzième partie d'un pouce, au moins, que ceux de sa Cour. La haine des deux partis est telle, qu'ils ne mangent ni ne boivent ensemble, et ne se parlent point.

« Or, au milieu de ces dissensions intestines, nous sommes menacés, me dit le secrétaire, d'une invasion de l'île de *Bléfuscu*, qui est l'autre grand empire de l'univers, presque aussi grand et aussi puissant que celui de l'Empereur de Lilliput. L'histoire, telle qu'elle nous est connue, ne fait mention d'aucun autre empire à part ceux de Lilliput et de Bléfuscu. Ces deux grandes puissances sont engagées dans une guerre des plus opiniâtres depuis plus de trente six lunes.

Voici comment elle commença : tout le monde convient que la manière primitive de casser les œufs avant de les manger, est de les casser par le gros bout ; mais l'aïeul de Sa Majesté régnante, quand il était enfant, sur le point de manger un œuf et de le casser par le gros bout, comme on avait coutume de le faire, se coupa le doigt. Sur quoi, l'Empereur, son père, fit paraître un édit d'après lequel il était ordonné à tous ses sujets, sous les peines les plus graves, de casser leurs œufs par le petit bout. Le peuple fut si irrité de cette loi, que l'histoire raconte qu'il y eut à cette occasion six révoltes, dans lesquelles un empereur perdit ta vie et un autre la couronne. On calcule que onze mille hommes ont, en différentes fois, souffert la mort plutôt que de se soumettre à casser leurs œufs par le petit bout.

Des centaines de gros volumes ont été publiés sur cette matière, sujette à controverse ; mais les livres des Gros-Boutiens sont interdits depuis longtemps, et tout leur parti est déclaré, par les lois, incapable de posséder des charges. Les Gros-Boutiens exilés ont trouvé tant de crédit à la cour de l'Empereur de Bléfuscu, et tant de secours et d'appui dans leur parti, à Lilliput même, qu'une guerre sanglante règne entre les deux empires depuis trente-six lunes, avec des alternatives de succès

et de revers. Dans cette guerre, nous avons perdu quarante vaisseaux de ligne et un bien plus grand nombre de petits vaisseaux avec trente mille de nos meilleurs marins et de nos meilleurs soldats ; et l'on compte que les pertes de l'ennemi sont un peu plus grandes que les nôtres.

Quoi qu'il en soit, ils viennent d'armer une flotte et se préparent à faire une descente chez nous ; Sa Majesté Impériale, ayant grande confiance en votre valeur et en votre force, m'a ordonné de vous exposer l'état de ses affaires, comme je viens de m'en acquitter. »

Je priai le Secrétaire de présenter mes devoirs à l'Empereur et de lui faire savoir que j'étais prêt, au péril de ma vie, à défendre sa personne et ses États contre les envahisseurs.

L'empire de Bléfuscu est une île située au nord-nord-est de Lilliput, dont elle n'est séparée que par un canal de quatre cents toises de large. Toute la flotte ennemie était à l'ancre dans le port, prête mettre à la voile au premier vent favorable. Je donnai l'ordre de fabriquer une grande quantité de câbles et de barres de fer, aussi forts qu'on pourrait. Les câbles étaient de la grosseur du fil d'emballage, et les barres de la longueur et de la grosseur d'une aiguille à tricoter. Je triplai la ficelle pour la rendre plus solide, et, pour la même raison, je tortillai ensemble trois des barres de fer, et en courbai les extrémités, de manière à les transformer en crochet. Avant ainsi fixé cinquante crochets à autant de câbles, je retournai à la côte nord-est, et, retirant mon habit, mes souliers et mes bas, j'entrai dans la mer une demi-heure environ avant la marée haute. Je marchai tant que j'eus pied, aussi vite que je pus ; puis j'avançai à la nage, de quinze toises environ, et repris pied de nouveau. J'arrivai à la flotte en moins d'une demi-heure. Les ennemis furent si effrayés à ma vue, qu'ils sautèrent hors de leurs vaisseaux et se mirent à nager vers le rivage, où il n'y avait pas moins de trente mille hommes. Je fixai alors les crochets au trou de la proue de chaque vaisseau, et j'attachai tous les câbles ensemble.

Pendant que j'étais occupé de la sorte, les ennemis me décochèrent des flèches par milliers ; plusieurs m'atteignirent aux mains et au visage, et, outre la douleur excessive, me dérangèrent fort dans mon travail. Ayant fixé tous les crochets, je commençai à tirer les câbles ; mais aucun vaisseau ne bougea, car ils étaient tous retenus solidement par leurs ancres. Alors je laissai aller ma corde, et, laissant les crochets fixés aux vaisseaux, je me mis résolument à couper avec mon couteau les câbles qui retenaient les ancres, tandis que du rivage on me décochait deux cents flèches au visage et aux mains ; puis je repris ma corde et, cette fois, j'entraînai après moi, avec la plus grande facilité, cinquante des vaisseaux de guerre de l'ennemi.

Les Bléfuscudiens, qui n'avaient pas la plus petite idée de ce que je voulais faire, furent tout d'abord confondus d'étonnement. Ils m'avaient vu couper les ancres, et avaient cru que mon dessein était seulement de laisser leurs vaisseaux aller à la dérive, ou se heurter les uns contre les autres ; mais quand ils virent toute leur flotte se mettre en mouvement, moi l'emportant, ils se mirent à pousser des cris de désespoir qu'il est impossible de rendre ou de concevoir. Quand je fus hors de danger, je m'arrêtai un moment pour arracher les flèches qui restaient attachées à mes mains et à mon visage ; j'attendis ensuite près d'une heure, que la mer fût moins haute, et j'arrivai enfin sain et sauf au port royal de Lilliput avec ma prise.

L'Empereur avec toute sa Cour était sur le rivage, attendant le résultat de ma grande entreprise. Ce grand prince me reçut avec toutes les louanges imaginables, et me fit *nardac*, sur-le-champ, ce qui est le plus haut titre d'honneur parmi eux.

Sa Majesté me pria de prendre toutes les mesures nécessaires pour amener en son pouvoir tous les autres vaisseaux de l'ennemi, et tant est démesurée l'ambition des princes, qu'il ne prétendait pas à moins qu'à faire de ce Royaume de Blefuscu une province de son Empire qu'il ferait gouverner par un vice-roi, qu'à faire périr tous les exilés Gros-Boutiens, et qu'à contraindre tout le monde à casser les œufs par le petit bout, si bien qu'il resterait seul monarque de tout l'univers. Mais je protestai hautement contre de pareils desseins, et lui déclarai que je ne consentirais jamais à être l'instrument grâce auquel un peuple brave et libre serait réduit en servitude.

Cette déclaration franche et hardie était si opposée aux projets et à la politique de Sa Majesté Impériale qu'elle ne put jamais me la pardonner. De ce jour, quelques ministres intriguèrent contre moi auprès de Sa Majesté, et, en moins de deux mois, cette cabale faillit causer ma perte.

Environ trois semaines après la prise de la flotte ennemie, de la manière que j'ai racontée, il arriva une ambassade solennelle de Bléfuscu, avec d'humbles propositions de paix. Un traité fut bientôt conclu à des conditions très avantageuses pour l'Empereur.

Peu de temps après, je fus réveillé vers minuit par les cris de plusieurs centaines de personnes, rassemblées à ma porte. J'entendis le mot *Burglum* répété plusieurs fois ; plusieurs des seigneurs de la Cour se frayèrent un passage à travers la foule et me supplièrent de me rendre immédiatement au palais, où le feu s'était déclaré dans les appartements de Sa Majesté l'Impératrice par suite de la négligence d'une fille d'honneur, qui s'était endormie en lisant un roman.

Je me levai aussitôt ; ordre fut donné à tous de se retirer, et, comme il faisait clair de lune, je réussis à gagner le palais sans écraser personne. Je vis qu'on avait appliqué des échelles contre les murailles et qu'on avait apporté un grand nombre

de seaux ; mais il fallait aller chercher l'eau à quelque distance. Ces seaux étaient à peu près grands comme des dés à coudre ; les pauvres gens les passaient aussi vite qu'ils pouvaient ; mais l'incendie était si violent, qu'ils ne servaient pas à grand-chose. Il m'eût été facile d'étouffer le feu sous mon manteau, mais, malheureusement, je l'avais oublié dans ma précipitation. Ce magnifique palais allait infailliblement être la proie des flammes, quand une idée me vint tout à coup.

Comme il était très difficile de faire pénétrer dans le vieux temple, qui me servait de logis, la quantité d'eau nécessaire à mes ablutions, on m'avait donné une cuve de brasseur. Cette cuve, afin qu'il fût plus facile de la remplir d'eau, était placée près d'un puits à l'entrée de la ville, et, par suite, proche du palais. Étant rentré chez moi, assez tard, la veille, j'avais procédé à ma toilette avant de me mettre au lit, et par bonheur – je le croyais du moins –, l'eau n'avait pas été jetée.

J'eus vite fait d'aller chercher la cuve, et, comme elle contenait une bonne quantité d'eau, en trois minutes le feu fut complètement éteint, et le reste de ce noble édifice, qui avait coûté tant de siècles de travail, fut préservé de toute destruction.

Or, d'après les lois fondamentales du royaume, c'est un crime capital de jeter dans l'enceinte du palais quoi que ce soit de malpropre ou d'impur. En conséquence, j'aurais dû vider d'abord ma cuve, puis la remplir d'eau fraîchement tirée du puits, avant de m'en servir pour éteindre le feu. Pour me tirer d'inquiétude, Sa Majesté me fit savoir, par un message, qu'il donnerait des ordres au Premier Président de la Cour de Justice, afin que mon pardon me soit garanti en bonne forme ; ce pardon, toutefois, je ne pus l'obtenir. En effet, je fus averti, secrètement, que l'Impératrice, dégoûtée par ce que je venais de faire, avait juré de se venger.

Mais peut-être serait-il intéressant de donner ici quelques détails au lecteur, sur ma manière de vivre dans le pays de Lilliput, pendant un séjour qui dura neuf mois et treize jours.

Ayant du goût pour le travail manuel, et y étant d'ailleurs forcé par la nécessité, je m'étais fabriqué, avec les plus grands arbres du parc royal, une table et une chaise suffisamment commodes.

Deux cents lingères furent employées à me faire des chemises et du linge pour mon lit et ma table, le tout de l'étoffe la plus solide et la plus rude qu'elles purent se procurer ; il leur fallut cependant la coudre en plusieurs doubles, car la plus épaisse était plus mince que le tendre gazon. Leur toile a généralement trois pouces de large, et une pièce n'a pas plus de trois pieds de longueur. Je m'étendais à terre tout de mon long, et, pour prendre mes mesures, une ouvrière me grimpait sur le cou,

une autre se tenait sur mon genou ; elles tendaient entre elles une forte ficelle que chacune tenait par un bout, et une troisième mesurait la longueur de cette ficelle avec une règle d'un pouce de long. Puis elles prirent la mesure de mon pouce droit, et ce fut tout, par suite de cette computation mathématique que deux fois le tour du pouce donne le tour du poignet, et ainsi de suite pour le cou et la taille. Grâce aussi à ma vieille chemise que j'étendis devant elles pour leur servir de patron, elles me firent du linge qui m'alla fort bien.

Trois cents tailleurs furent employés de la même manière pour me faire des vêtements ; mais ils s'y prirent autrement pour voir mes mesures. Je me mis à genoux, et ils dressèrent une échelle du sol à mon cou. L'un d'entre eux monta sur cette échelle, et laissa tomber un fil à plomb de mon col au plancher, ce qui donna la longueur de mon habit ; je pris moi-même mesure de mon tour de taille et de mes bras. Quand mes vêtements furent finis – et ils furent faits dans ma maison, car les plus grandes de celles des habitants n'auraient pu les contenir –, ils ressemblaient à ces petits ouvrages faits de pièces et de morceaux où excellent les dames en Angleterre ; seulement les miens étaient de toutes les couleurs.

J'avais trois cents cuisiniers occupés chaque jour à me préparer mes aliments ; ils habitaient de petites huttes aux environs de ma maison, où ils vivaient avec leur famille, et où chacun me préparait deux plats. Je prenais vingt domestiques d'une seule main, et les plaçais sur la table pour me servir. Une centaine d'autres se tenaient à terre, les uns avec des plats de viande, les autres avec des barils de vins, ou autres liqueurs, qu'ils portaient sur leurs épaules et que mes petits domestiques hissaient sur la table au fur et à mesure de mes besoins, de très ingénieuse façon, au moyen de poulies, comme, en Europe, nous tirons les seaux d'un puits.

Je ne faisais qu'une bouchée d'un de leurs plats de viande, et je buvais d'un trait un de leurs tonneaux. Leur mouton est inférieur au nôtre, mais leur bœuf était excellent. On m'apporta, un jour, un aloyau si gros que je fus obligé de le couper en

trois, mais ceci est rare. Mes serviteurs furent étonnés de me le voir manger chair et os, comme nous faisons de la cuisse d'une alouette. Je faisais généralement une bouchée de leurs oies et de leurs dindes ; mais je dois avouer qu'elles sont de beaucoup supérieures aux nôtres. Quant aux petites pièces de volailles, j'en prenais vingt ou trente au bout de mon couteau.

Toute ma vie, j'avais été étranger aux habitudes des Cours. Sans doute, j'avais entendu parler du caractère des potentats et des ministres ; mais jamais je ne m'étais attendu à en voir les effets se manifester d'aussi terrible façon dans un pays si éloigné et gouverné, je le pensais du moins, par des maximes bien différentes de celles qui prévalent en Europe.

Or, pendant que je me disposais à me rendre auprès de l'Empereur de Bléfuscu, une personne, de très haute situation à la Cour, vint me trouver secrètement, pendant la nuit, en chaise à porteurs et, sans donner son nom, me fit prier de la recevoir. Son Excellence me fit savoir que j'avais été accusé, en Conseil des Ministres, de trahison et autres crimes de lèse-majesté ; que ces crimes étaient détaillés tout au long dans les articles de l'accusation intentée contre Quinbus Flestrin – l'Homme-Montagne –, et que le plus important était celui de haute-trahison.

« Le dit Quinbus Flestrin, disent les articles, sous prétexte d'éteindre l'incendie dans l'appartement de l'épouse bien aimée de Sa Majesté Impériale, a, par traîtrise et malice diabolique, éteint ce dit incendie sous un torrent d'eaux impures. Le dit Quinbus Flestrin s'est refusé à s'emparer de tous les vaisseaux de l'Empereur de Bléfuscu, et à faire périr tous les exilés Gros-Boutiens, sous prétexte de sa répugnance à contraindre des consciences, et à supprimer les libertés et la vie d'un peuple innocent. »

On avait décidé, en dernier lieu, de me laisser la vie, mais de me crever les yeux, et, plus tard, de me faire mourir lentement de faim.

Je résolus de me réfugier aussitôt dans l'Empire de Bléfuscu.

J'envoyai une lettre à mon ami le secrétaire, où je lui faisais savoir la résolution que j'avais prise de partir le matin de ce jour même pour Bléfuscu, suivant la permission qui m'avait été donnée, et, sans attendre la réponse, j'allai du côté de l'île où était notre flotte. Je m'emparai d'un gros vaisseau de guerre, j'attachai un câble à la proue et, levant les ancres, je me déshabillai, mis mes habits – avec ma couverture que j'avais apportée sous mon bras –, sur le vaisseau, et le tirai après moi ; tantôt marchant dans l'eau, tantôt à la nage, j'arrivai au port de Bléfuscu, où j'étais attendu depuis longtemps.

On me donna deux guides pour me conduire à la capitale qui porte le même nom. Je les tins dans mes mains jusqu'à ce que je fusse arrivé à cent toises de la ville, et je les priai d'annoncer mon arrivée à l'un des secrétaires d'État, et de lui faire savoir que j'attendais les ordres de Sa Majesté. Je reçus réponse, au bout d'une heure, que Sa Majesté, avec toute la famille royale et les grands officiers de la couronne, venait pour me recevoir. J'approchai encore de cinquante toises.

L'Empereur et toute sa suite descendirent de leurs chevaux ; l'Impératrice et les dames de la Cour descendirent de leurs carrosses, et je ne m'aperçus pas qu'ils eussent peur de moi ou fussent autrement étonnés. Je me couchai à terre pour baiser la main de Sa Majesté et celle de l'Impératrice ; je dis à l'Empereur que j'étais venu suivant ma promesse, et avec la permission de l'Empereur, mon maître, pour avoir l'honneur de voir un prince si puissant, et pour lui offrir tous les services qui dépendraient de moi, et qui ne seraient pas contraires à ce que je devais à mon souverain , mais je ne dis mot de ma disgrâce.

Je n'ennuierai point le lecteur du détail de ma réception à la Cour de Bléfuscu, qui fut conforme à la générosité d'un si grand prince, ni des difficultés où je me trouvai, faute d'une maison et d'un lit : je me vis obligé de coucher à terre, enveloppé dans ma couverture.

Trois jours après mon arrivée, me promenant par curiosité vers la côte nord-est de l'île, j'aperçus à une demi-lieue de distance, dans lamer, quelque chose qui ressemblait à un bateau renversé. J'ôtai mes souliers et mes bas, j'avançai de cent ou

cent cinquante toises dans l'eau, et l'objet s'approchant de moi, poussé par la marée, je vis que c'était bien un bateau, quelque chaloupe que la tempête avait dû détacher d'un navire. Alors, je retournai immédiatement à la ville et priai Sa Majesté de me prêter vingt des plus grands vaisseaux qui lui restaient depuis la perte de sa flotte, et trois mille marins sous les ordres du vice-amiral.

Cette flotte mit aussitôt à la voile et fit le grand tour, tandis que je m'en retournai par le chemin le plus court à l'endroit où j'avais découvert la chaloupe ; la marée l'avait encore poussée plus près du rivage. Tous les matelots étaient pourvus de cordages dont j'avais à l'avance augmenté la solidité, en les entortillant les uns aux autres. Quand les vaisseaux m'eurent rejoint, je retirai mes vêtements, et j'avançai dans l'eau jusqu'à une cinquantaine de toises de la chaloupe ; après quoi, je fus obligé de nager pour y atteindre. Les matelots me jetèrent un câble.

Le vent étant favorable et, les matelots m'aidant, je parvins à pousser la chaloupe à vingt toises du rivage ; j'attendis que la mer se fût retirée, puis je me rendis près de la chaloupe à pied sec, et, avec l'aide de mille hommes, de cordes, de machines, je réussis à la remettre sur sa quille, et vis qu'elle n'avait été que peu endommagée.

L'Empereur de Lilliput envoya un messager auprès du souverain de Bléfuscu, pour lui faire savoir que j'étais un traître, que je m'étais soustrait à la justice, et que, si je n'étais pas de retour dans deux jours, je serais dépouillé de mon titre de *nardac* et déclaré coupable de haute trahison. L'envoyé ajouta que, afin de conserver la paix et l'amitié entre les deux Empires, son maître espérait que son bon frère le roi de Bléfuscu, ordonnerait de me faire reconduire à Lilliput, pieds et poings liés, pour y être puni comme traître.

Après trois jours de délibération, l'Empereur de Bléfuscu fit connaître sa réponse toute en civilités et en excuses, disant que, pour ce qui était de me renvoyer lié, son frère savait bien que c'était impossible. L'envoyé retourna à Lilliput avec cette réponse, et le roi de Bléfuscu me raconta tout ce qui s'était passé. Je lui dis que puisque la fortune, bonne ou mauvaise, me donnait un vaisseau, j'étais décidé à

me fier à l'océan plutôt que d'être un sujet de discorde entre deux souverains si puissants.

Cinq cents ouvriers furent employés à faire deux voiles à mon bateau, d'après mes indications, et il leur fallut superposer treize épaisseurs de la plus grosse toile, pour obtenir quelque chose d'assez solide. Il me fallut faire des cordes et des câbles, en joignant ensemble dix, vingt ou trente de leurs cordes et de leurs câbles les plus forts. Une grosse pierre, que je finis par découvrir après une longue recherche sur le rivage, me servit d'ancre. On me donna le suif de trois cents vaches pour graisser ma chaloupe et pour d'autres usages. J'eus un mal infini à abattre quelques-uns des plus grands arbres pour en faire des rames et des mâts, en quoi, cependant, je fus bien aidé par les charpentiers et menuisiers de Sa Majesté.

Au bout d'un mois environ, quand tout fut prêt, j'allai prendre les ordres de Sa Majesté et lui faire mes adieux. L'Empereur, accompagné de la famille royale, sortit du palais ; je mis mon visage contre terre pour lui baiser la main, qu'il me donna très gracieusement, ainsi que reine et les jeunes princes de sang. Sa Majesté me fit présent de cinquante bourses, contenant chacune deux cents *sprugs*, avec son portrait, en pied, que je mis immédiatement dans un de mes gants pour qu'il ne lui fût fait aucun dommage. Mais je ne veux pas ennuyer le lecteur du détail des nombreuses cérémonies qui accompagnèrent mon départ.

En fait de provisions, je fis porter sur ma chaloupe cent bœufs et trois cents moutons, du pain et du vin en proportion, et autant de viandes toutes préparées que quatre cents cuisiniers purent m'en fournir. Je pris avec moi six vaches et deux taureaux vivants, avec autant de brebis et de béliers, dans le dessein de les apporter dans mon pays pour en multiplier l'espèce. Pour les nourrir à bord, je pris en abondance des bottes de foin et des sacs de blé. J'aurais volontiers emporté une douzaine des gens du pays ; mais l'Empereur ne voulut absolument pas m'y autoriser, et non seulement il fit faire une très exacte visite de mes poches, mais il me fit donner ma parole d'honneur que je n'emporterais aucun de ses sujets, fût-ce de leur propre consentement et à leur prière.

Ayant ainsi tout préparé aussi bien que possible, je mis à la voile le vingt-quatrième jour de septembre 1701, à six heures du matin. Je rejoignis un navire entre cinq et six heures du soir, le 26 septembre, et cela me fit tressaillir le cœur de revoir le pavillon d'Angleterre. Je mis mes vaches et mes moutons dans ma poche, et me rendis à bord avec toute ma cargaison de vivres.

C'était un vaisseau marchand anglais, revenant du Japon par l'Océan Pacifique du Nord et l'Océan Pacifique du Sud, sous les ordres du capitaine John Biddel, de Deptford, un fort honnête homme et un excellent marin. Quand je lui expliquai d'où je venais, il crut que je divaguais et que les dangers que j'avais courus m'avaient troublé le cerveau. Alors, je tirai les vaches et les moutons de ma poche, ce qui l'étonna beaucoup et l'assura de la véracité de mon récit.

Nous arrivâmes dans la rade des Dunes le 13 avril 1702. Je n'eus qu'un seul malheur : les rats du bord emportèrent une de mes brebis ; je trouvai ses restes dans un trou, rongés jusqu'à l'os. Je débarquai sain et sauf le reste de mon bétail et le mis à paître sur une place verte, à Greenwich, dont l'herbe tendre leur convint très bien, quoique j'eusse craint le contraire.

Je n'aurais pas pu, d'ailleurs, les conserver pendant tout notre long voyage, si le capitaine ne m'avait donné de ses meilleurs biscuits qui, réduits en poudre et mêlés à de l'eau, furent leur nourriture habituelle.

Pendant le peu de temps que je restai en Angleterre, je gagnai beaucoup d'argent en montrant mes bêtes à plusieurs personnes de qualité et autres, et, avant d'entreprendre mon second voyage, je les vendis six cents livres. Depuis mon dernier retour, je me suis aperçu que la race a considérablement augmenté, surtout celle des moutons, ce qui, je l'espère, tournera à l'avantage de nos manufactures de laine, grâce à la finesse des toisons.

Je ne restai que deux mois auprès de ma femme et de mes enfants ; car mon insatiable désir de voir des pays étrangers ne me permit pas de rester plus longtemps. Je laissai quinze cents livres à ma femme, et l'installai dans une bonne

maison à Redriff. J'emportai le reste de ma fortune avec moi, partie en argent, partie en marchandises, avec l'espoir d'augmenter mon avoir.

Je dis adieu à ma femme, à mon fils, à ma fille, et avec beaucoup de larmes de part et d'autre, je m'embarquai sur l'*Aventure*, vaisseau marchand de trois milles tonneaux, à destination de Surate, commandé par le capitaine John Nicolas de Liverpool.

Et c'est dans la deuxième partie de mes voyages, qu'on trouvera le récit de mes nouvelles aventures.

DEUXIÈME PARTIE

VOYAGE DE GULLIVER AU PAYS DE BROBDINGNAG

Dans la première partie de mon récit, j'ai raconté mes aventures chez les Lilliputiens. Je vais maintenant vous raconter des choses plus étranges encore, qui m'advinrent parmi les géants de Brobdingnag.

Je quittai l'Angleterre le 20 juin 1702 sur l'Aventure, à destination de Surate. Nous passâmes le cap de Bonne-Espérance, et nous fûmes pris par une tempête au nord de Madagascar. Car les vents nous chassèrent vers l'est, plus loin que les îles Moluques, puis, plus à l'est encore, jusqu'à ce qu'enfin, le 16 juin 1703, un mousse découvrit la terre du haut du mât de hune. Le lendemain, nous jetâmes l'ancre à une lieue d'une grande île, ou d'un continent, et le capitaine envoya la chaloupe à terre, chercher de l'eau, si l'on en pouvait trouver.

Je fis plus d'une lieue dans l'intérieur du pays, que je trouvai stérile et plein de rochers. Je commençai alors à me lasser, et, ne voyant rien qui pût satisfaire ma curiosité, je m'en retournai doucement vers la petite baie. La mer s'étendait devant moi, et je vis, dans la chaloupe, nos hommes qui ramaient avec énergie vers le navire, comme s'ils semblaient craindre pour leurs vies. J'allais leur crier de m'attendre, et c'eût été en vain, sans doute, quand je vis un homme d'une stature colossale qui les poursuivait dans la mer, aussi vite qu'il pouvait. L'eau ne lui venait que jusqu'aux genoux, et il faisait des enjambées prodigieuses. Mais nos gens avaient pris le devant, d'une demi-lieue, et la mer étant à cet endroit pleine de rochers, le géant ne put atteindre la chaloupe.

Ceci me fut raconté plus tard, car je ne restai point à voir ce qui allait arriver : je me mis à fuir aussi vite que je pus, dans la direction que j'avais d'abord suivie, et je grimpai jusqu'au sommet d'une colline escarpée, ce qui me permit de voir une partie du pays. Je le trouvai parfaitement cultivé ; mais ce qui me surprit d'abord, ce fut la hauteur de l'herbe qui, par endroits, s'élevait à vingt pieds.

Je pris une grande route, qui me parut telle, quoiqu'elle ne fût pour les habitants qu'un petit sentier à travers un champ d'orge. Là, je marchai pendant quelque temps ; mais je ne pouvais presque rien voir, ni à droite ni à gauche, le temps de la moisson étant proche et les blés étant hauts de quarante pieds au moins. Je marchai pendant une heure avant d'atteindre l'extrémité de ce champ, qui

était enclos d'une haie haute au moins de cent vingt pieds ; quant aux arbres, ils étaient si grands qu'il me fut impossible d'en calculer la hauteur.

Pour passer de ce champ dans le champ voisin, il y avait une barrière composée de quatre marches et d'une pierre qu'il fallait enjamber. Il me fut impossible de franchir cette barrière, car chaque marche avait six pieds de haut, et la pierre en avait plus de vingt.

Je tâchais de trouver quelque ouverture dans la haie, quand je découvris un des habitants dans le champ voisin, de la même taille que celui que j'avais vu dans la mer, poursuivant notre chaloupe. Il s'avançait vers la barrière, et me parut aussi haut qu'un clocher ; autant que j'en pus juger, il faisait des enjambées de près de cinq toises. Je fus frappé d'une frayeur extrême, et je courus me cacher dans les blés, d'où je le vis s'arrêter sur la pierre de la barrière, jetant les yeux à droite, dans le champ qu'il venait de quitter, et appelant d'une voix, plus grosse que si elle fût sortie d'un porte-voix. Le son était si haut, dans l'air, que d'abord je crus entendre le tonnerre.

Aussitôt, sept géants semblables à lui s'avancèrent vers la barrière, chacun une faucille à la main, et chaque faucille était de la grandeur de six faux placées bout à bout. Ces gens n'étaient pas si bien habillés que le premier, dont ils semblaient être les domestiques ou les ouvriers ; car il leur dit quelques paroles, et aussitôt ils partirent couper le blé dans le champ où j'étais couché. Je m'éloignai d'eux autant que je pus ; mais je ne remuais qu'avec la plus grande difficulté, car les tiges de blé n'étaient guère éloignées les unes des autres de plus d'un pied, de sorte que j'avais de la peine à me glisser entre elles. Je réussis cependant à parvenir à un endroit du champ où la pluie et le vent avaient couché le blé ; il me fut alors impossible d'aller plus loin, car les tiges étaient si entrelacées qu'il n'y avait pas moyen de ramper à travers, et les barbes des épis tombés étaient si rudes et si pointues, qu'elles m'entraient dans la chair au travers de mon habit. Cependant, j'entendais les moissonneurs qui n'étaient qu'à cinquante toises de moi.

Tout à fait épuisé, et réduit au désespoir, je me couchai dans un sillon, et je souhaitai ardemment d'y finir mes jours. Je me représentais ma veuve désolée et mes enfants orphelins, et je déplorais ma folie et mon entêtement qui m'avaient fait entreprendre ce second voyage, contre l'avis de tous mes amis et de tous mes parents.

Je ne pouvais m'empêcher de me laisser aller à ces réflexions quand un des moissonneurs, s'approchant à cinq toises du sillon où j'étais couché, me fit craindre que s'il faisait un pas de plus, je ne fusse écrasé sous son pied, ou coupé en deux par sa faucille. Aussi, quand je le vis près de lever le pied et d'avancer, je me mis à crier aussi fort que je pus. Le géant s'arrêta court, et regardant autour et au-dessous

de lui avec attention, il m'aperçut enfin couché sur le sol. Il hésita un moment, avec la circonspection d'un homme qui tâche d'attraper un petit animal dangereux, de manière à n'être ni égratigné, ni mordu, comme j'avais fait moi-même quelquefois à l'égard d'une belette, en Angleterre. Enfin, il me prit par derrière, par le milieu du corps, entre le pouce et l'index, et m'éleva à une toise et demie de ses yeux, afin d'examiner ma personne de plus près.

Je devinai son intention, et j'eus assez de présence d'esprit pour me décider à n'opposer aucune résistance, tandis qu'il me tenait en l'air à plus de soixante toises de terre, bien qu'il me serrât fortement les côtes, de crainte que je ne lui glissasse entre les doigts. Tout ce que j'osai faire fut de lever les yeux vers le soleil, de joindre les mains en signe de supplication, et de dire quelques mots d'un accent très humble et très triste, qui convenait à l'état où je me trouvais alors.

Il leva un pan de son vêtement, me mit doucement dedans, et, aussitôt, courut à son maître qui était un riche fermier, celui-là même que j'avais vu en premier dans le champ.

Le fermier, ayant écouté le récit que lui fit son serviteur, prit un petit brin de paille, environ de la grosseur d'une canne, et leva les pans de mon habit qu'il me parut prendre pour une espèce de vêtement que la nature m'avait donnée. Il souffla mes cheveux pour mieux voir mon visage. Il appela ses valets, et leur demanda s'ils avaient jamais vu dans les champs aucun animal qui me ressemblât. Ensuite, il me posa doucement à terre à quatre pattes ; mais je me levai aussitôt, et me mis à marcher lentement, allant et venant, pour faire voir à ces gens que je n'avais pas l'intention de m'enfuir.

Ils s'assirent tous en rond autour de moi pour mieux observer mes mouvements. J'ôtai mon chapeau, et je fis un grand salut au fermier ; je me mis à genoux, et levai les mains et les yeux vers lui, tout en prononçant quelques mots aussi fort que je pus. Je tirai une bourse pleine d'or de ma poche, et la lui présentai humblement. Il la reçut dans la paume de sa main, et la porta tout près de son œil pour voir ce que c'était, et ensuite la tourna et retourna plusieurs fois avec la pointe

d'une épingle, qu'il tira de sa manche. Mais il n'y comprit rien. Il me fit signe de remettre la bourse dans ma poche, ce que je crus bien de faire, après la lui avoir offerte plusieurs fois.

Le fermier commençait à comprendre que j'étais une créature raisonnable. Il tira son mouchoir de sa poche, le plia en deux et l'étendit sur sa main gauche, qu'il posa à terre, me faisant signe d'entrer dedans, ce que je pus faire aisément, car elle n'avait pas plus d'un pied d'épaisseur. Je crus devoir obéir, et, de peur de tomber, je me couchai tout de mon long sur le mouchoir, dont il m'enveloppa jusqu'à la tête pour plus de sûreté, et, de cette façon, il m'emporta chez lui. Là, il appela sa femme, et me montra à elle ; mais elle se mit à pousser des cris recula bien vite, comme font les femmes en Angleterre, à la vue d'un crapaud ou d'une araignée.

Il était environ midi, et un domestique servit le déjeuner. Ce n'était qu'un morceau de viande, comme il convient chez de simples cultivateurs. On le servit dans un plat d'environ vingt-quatre pieds de diamètre. Le fermier, sa femme, trois enfants et une vieille grand-mère composaient la compagnie.

Lorsqu'ils furent tous assis, le fermier me plaça à quelque distance de lui, sur la table, qui avait trente pieds de haut. J'avais grand peur, et je me tins aussi loin que je pus du bord, de crainte de tomber. La femme coupa une tranche de viande en menus morceaux ; puis elle émietta du pain sur une assiette de bois qu'elle plaça devant moi. Je lui fis une profonde révérence, et, tirant mon couteau et ma fourchette, je me mis à manger, ce qui leur causa un très grand plaisir.

La maîtresse envoya sa servante chercher un petit verre à liqueur qui contenait environ douze pintes, et le remplit de boisson. Je le prit à deux mains, avec beaucoup de difficulté, et, d'une manière très respectueuse, je bus à la santé de la maîtresse de maison, prononçant les mots aussi fort que je pouvais, en anglais, ce qui fit pousser à la compagnie de si grands éclats de rire, que peu s'en fallut que je n'en devinsse sourd. Cette boisson avait à peu près le goût du petit cidre, et n'était pas désagréable.

Puis je m'avançai vers mon maître – c'est ainsi que je l'appellerai désormais – ; mais son plus jeune fils, qui étais assis à côté de lui, enfant d'une dizaine d'années, très malin, me prit par les jambes et me tint si haut dans l'air que je me mis à trembler de tous mes membres.

Son père m'arracha d'entre ses mains, et en même temps, lui donna un si grand soufflet qu'il aurait renversé une troupe de cavalerie européenne ; puis il lui ordonna de se lever de table. Mais, craignant que le jeune garçon gardât quelque ressentiment contre moi, je me mis à genoux et, montrant le coupable du doigt, je fis comprendre à mon maître, autant que je le pus, que je le priais de pardonner à son fils. Le père y consentit, et l'enfant reprit sa place ; alors je m'avançai jusqu'à lui, et lui baisai la main ; mon maître le fit me caresser doucement.

Au milieu du repas, le chat favori de ma maîtresse sauta sur ses genoux. J'entendis derrière moi un bruit ressemblant à celui de douze faiseurs de bas au métier ; je tournai la tête et trouvai que c'était le ronronnement de cet animal, qui me parut trois fois plus grand qu'un bœuf, comme j'en jugeai en voyant sa tête et une de ses pattes, pendant que sa maîtresse lui donnait à manger et lui faisait des caresses. La férocité du visage de cet animal me déconcerta tout à fait ; mais je fis bonne contenance, et je passai cinq ou six fois, hardiment, devant lui ; je m'avançai même jusqu'à dix-huit pouces de sa tête, ce qui le fit reculer comme s'il eût eu peur de moi.

J'eus moins d'appréhension des chiens : trois ou quatre entrèrent dans la salle, comme cela se passe dans les fermes. Il y avait un mâtin d'une grosseur égale à celle de quatre éléphants, et un lévrier, un peu plus haut que le mâtin, mais moins gros.

Vers la fin du dîner, la nourrice entra, portant entre ses bras un enfant d'un an, qui m'aperçut aussitôt et se mit à pousser de tels cris qu'on aurait pu les entendre du pont de Londres jusqu'à Chelsea : il voulait m'avoir pour jouet. Sa mère, pleine d'indulgence, me prit dans sa main, et me présenta à l'enfant qui me saisit par le milieu du corps et mit ma tête dans sa bouche, où je me mis à crier si fort, que l'enfant effrayé me laissa tomber. Je me serais infailliblement cassé la tête, si la mère n'avait tendu son tablier pour m'y recevoir.

Après le dîner, mon maître retourna à son travail, et, à ce que je pus comprendre à sa voix et à ses gestes, il chargea sa femme de prendre soin de moi. J'étais bien fatigué, et j'avais envie de dormir ; ce que voyant, ma maîtresse me mit

sur son lit et me couvrit avec un mouchoir blanc, mais plus grand et d'une étoffe plus grosse que la grande voile d'un vaisseau de guerre.

Je dormis deux heures, à peu près, et rêvais que j'étais chez moi avec ma femme et mes enfants, ce qui augmenta mon chagrin quand je m'éveillai et me trouvai tout seul dans une vaste chambre, de deux à trois cents pieds de largeur, de plus de deux cents pieds de hauteur, et couché sur un lit large de dix toises. Ma maîtresse était sortie pour s'occuper des affaires du ménage et m'avait enfermé à clé. Le lit était élevé de quatre toises ; pendant que je regardais à terre, cherchant un moyen de descendre, j'entendis un bruit près de moi, et je vis deux rats qui grimpaient le long des rideaux et qui se mirent à courir sur le lit, flairant partout.

L'un d'eux approcha son visage de moi, sur quoi je me levai tout effrayé, et mis le sabre à la main pour me défendre. Ces horribles animaux eurent l'insolence de m'attaquer des deux côtés à la fois, et l'un d'eux mit ses pattes de devant sur le col de mon habit, mais j'eus le bonheur de lui fendre le ventre avant qu'il pût me faire aucun mal. Il tomba à mes pieds, et l'autre s'enfuit, voyant le sort de son compagnon. Je mesurai la queue du rat mort : elle avait une toise de long, à un pouce près. Mais je n'eus pas le courage de tirer le corps de dessous le lit ; il resta là, dans son sang.

Ma maîtresse avait une fille âgée de neuf ans, qui était très intelligente pour son âge. Elle était habile à manier l'aiguille, et s'entendait fort bien à habiller le bébé. Sa mère et elle accommodèrent pour moi le berceau de sa poupée pour la nuit. Le berceau fut mis dans un tiroir, et le tiroir fut posé sur une tablette suspendue, de peur des rats. Ce fut là mon lit pendant tout le temps que je demeurai avec ces bonnes gens. D'ailleurs, on me l'arrangea de mieux en mieux, au fur et à mesure que j'appris leur langue et que je pus leur faire connaître mes besoins. Cette fillette fut ma maîtresse d'école, et ce fut elle qui m'apprit la langue de ce pays. Quand je lui montrais un objet du doigt, elle m'en disait le nom, si bien qu'en peu de jours je fus en état de demander tout ce dont j'avais besoin. Elle avait un très bon naturel, et n'avait pas plus de quarante pieds de haut, étant petite pour

son âge. Elle m'appela *Grildrig*, nom que la famille et, plus tard, le pays adoptèrent volontiers. Je l'appelais ma *Glumdalclitch*, ou petite gouvernante.

Il se répandit alors dans tout le voisinage que mon maître avait trouvé, dans les champs, un petit animal de la grosseur d'un *splacknuck*, mais conforme en tout comme une créature humaine, qu'il imitait d'ailleurs dans toutes ses actions. Un autre fermier qui demeurait tout près de là, et qui était un intime ami de mon maître, vint lui rendre visite exprès pour vérifier la véracité de cette histoire.

On me fit aussitôt venir ; on me mit sur une table, où je marchai comme on me l'ordonna ; je tirai mon sabre, et le remis dans son fourreau ; je fis la révérence à l'ami de mon maître ; je lui demandai dans sa propre langue comment il se portait, et lui dis qu'il était le bienvenu ; le tout, suivant les indications de ma petite maîtresse. Il conseilla à mon maître de me faire voir pour de l'argent, un jour de marché dans la ville voisine, qui était éloignée de notre maison de vingt-deux milles environ, soit à une demi-heure à cheval.

Mon maître, suivant l'avis de son ami, me mit dans une boîte, et, au premier jour de marché, me mena à la ville voisine, avec sa petite fille en croupe derrière lui. La boîte, fermée de tous côtés ; était seulement percée d'une petite porte par laquelle je pouvais entrer et sortir, et de quelques trous pour laisser entrer l'air. La fillette avait eu soin de mettre la couverture du lit de sa poupée dans la boîte, pour me coucher. Cependant, je fus rudement secoué pendant le voyage, quoiqu'il ne durât pas plus d'une demi-heure. Car le cheval faisait à chaque pas environ quarante pieds, et trottait si haut qu'on était secoué comme sur un vaisseau dans une grande tempête.

Le chemin était un peu plus long que de Londres à Saint-Albans. Mon maître s'arrêta devant une auberge où il avait coutume de descendre ; et, après avoir pris

conseil de l'hôte, et avoir fait quelques préparatifs nécessaires, il loua le *grultrud*, ou crieur public, pour faire savoir à toute la ville qu'on ferait voir, à l'enseigne de l'Aigle Vert, un petit animal étranger, qui était moins gros qu'un splacknuch – animal de ce pays, long d'environ cinq pieds –, et qui ressemblait, dans toutes les parties de son corps, à une créature humaine ; qu'il pouvait prononcer plusieurs mots, et faire mille tours d'adresse.

On me posa sur une table, dans la grande salle de l'auberge qui avait bien trois cents pieds carrés. Ma petite maîtresse se tenait debout sur un tabouret, tout près de la table, pour prendre soin de moi et m'instruire de ce qu'il fallait faire. Mon maître, pour éviter la foule, ne voulut pas permettre que plus de trente personnes entrassent à la fois pour me voir. J'allais et venais sur la table, suivant les ordres, de la fillette. Je fus montré ce jour-là plus de douze fois, et je fus obligé de répéter chaque fois les mêmes choses, jusqu'à ce que je fusse presque mort de lassitude et de chagrin. Ceux qui m'avaient vu faisaient des rapports si merveilleux sur ma personne, que la foule voulait enfoncer les portes pour entrer. Mon maître, dans son propre intérêt, ne voulut permettre à personne de toucher, excepté ma petite maîtresse, et, pour éviter tout accident, il fit ranger les bancs autour de la table, à une distance telle que je ne fus à portée d'aucun spectateur.

Cependant, un petit écolier me jeta à la tête une noisette qui faillit m'atteindre ; elle avait été lancée avec tant de violence que, s'il n'eût pas manqué son coup, elle m'aurait infailliblement fait sauter la cervelle, car elle était presque aussi grosse qu'une petite citrouille. Mais j'eus la satisfaction de voir le petit coquin corrigé et chassé de la salle.

Mon maître, voyant tout le profit qu'il pouvait tirer de moi, résolut de me faire voir dans les villes du royaume les plus importantes. Le 17 août 1703, deux mois environ après mon arrivée, nous partîmes pour nous rendre dans la capitale située vers le milieu de cet empire, à quinze cents lieues environ de notre demeure. Mon maître fit monter sa fille Glumdalclitch en croupe derrière lui ; elle me porta dans une boîte attachée autour de sa taille, et posée sur ses genoux. Le dessein de mon

maître était de me faire voir dans toutes les villes situées sur notre route, et de s'en éloigner au besoin de vingt-cinq à cinquante lieues, pour aller dans les villages ou chez les gens de qualité, où il pensait trouver des amateurs.

Nous faisions de petites journées de quatre-vingts à cent lieues seulement ; car Glumdalclitch, exprès pour m'épargner de la fatigue, se plaignit d'être incommodée par le trot du cheval. Souvent, à ma prière, elle me tirait de ma boîte pour me donner de l'air et me faire voir du pays ; mais elle me tenait toujours solidement en laisse. Nous passâmes cinq ou six rivières, de beaucoup plus larges et plus profondes que le Nil ou le Gange ; et il n'y avait guère de ruisseau qui n'atteigne la taille de la Tamise au pont de Londres. Nous fûmes trois semaines en route, et je fus montré dans dix-huit grandes villes, sans compter plusieurs villages et plusieurs châteaux.

Le 26 octobre, nous arrivâmes à la capitale appelée dans leur langue *Lorbrulgrud*, ou l'Orgueil de l'Univers. Mon maître prit un logement dans la rue principale de la ville, peu éloignée du palais royal, et fit distribuer des affiches donnant une description exacte de ma personne et de mes talents. Il loua une grande salle de trois ou quatre cents pieds large, y mit une table de soixante pieds de diamètre, sur laquelle je devais jouer mon rôle, et la fit entourer d'une palissade, à trois pieds du bord, haute d'autant, pour m'empêcher de tomber à terre. Je fus montré dix fois par jour, au grand étonnement et à l'admiration de tous. Je savais alors assez bien parler la langue, et je comprenais parfaitement tout ce qu'on me disait.

« Le travail qu'il me fallait faire tous les jours altéra considérablement ma santé en quelques semaines ; mais plus mon maître gagnait d'argent, plus il devenait insatiable. J'avais perdu l'appétit et j'étais réduit à l'état de squelette. Le fermier s'en aperçut, et, jugeant que je mourrais bientôt, résolut de tirer de moi un aussi bon parti qu'il pourrait. Sa Majesté la Reine m'ayant vu, voulut bien demander à mon maître s'il consentirait à me vendre. Lui, qui s'imaginait que je n'avais pas un mois à vivre, était tout disposé à se séparer de moi, et il fixa le prix à mille pièces d'or

qu'on lui compta sur-le-champ. Je demandai alors à la Reine d'admettre à l'honneur de son service ma bonne Glumdalclitch, qui avait toujours eu beaucoup d'amitié pour moi, qui savait ce qu'il me fallait, et qui pourrait ainsi continuer à être ma gouvernante. Sa Majesté y consentit.

La Reine, m'accordant une grande indulgence pour les défauts de ma harangue, fut cependant bien surprise de trouver tant d'esprit et de bon sens chez un animal si petit. Elle me prit dans sa main et me porta au Roi, qui était alors retiré dans son cabinet. Sa Majesté, prince très sérieux et d'un visage austère, ne remarquant pas bien ma figure, à première vue, demanda froidement à la reine

depuis quand elle s'était attachée à un *splacknuck* ; car il me prit pour tel, reposant, comme je le faisais, dans la main droite de Sa Majesté. Mais cette princesse, qui a infiniment d'esprit, me posa doucement sur mes pieds, et m'ordonna de dire moi-même à Sa Majesté ce que j'étais. Je le fis en très peu de mots ; et Glumdalclitch, qui était restée à la porte du cabinet, et qui ne pouvait souffrir que je fusse longtemps hors des sa présence, demandant à entrer, raconta à son tour tout ce qui s'était passé depuis mon arrivée dans la maison de son père. Le roi pensa que je pourrais bien être une machine artificielle, comme on en voit dans une horloge – l'art de l'horlogerie a atteint chez eux une rare perfection –, exécutée par quelque artiste habile, mais, quand il entendit ma voix, il ne put cacher son étonnement.

La reine donna ordre à son ébéniste de me faire une boîte, qui pût me servir de chambre à coucher, suivant le modèle que Glumdalclitch et moi nous choisirions. Cet homme, qui était un artiste très adroit, me fit en trois semaines, sur mes indications, une chambre de bois, de seize pieds carrés et de douze pieds de haut, avec des fenêtres, une porte et deux cabinets, comme une chambre à coucher à Londres. La planche qui formait le plafond, tournait sur deux gonds, et pouvait ainsi se lever ou se baisser ; par là, on fit passer un lit tout fait, qui fut fourni par le tapissier de Sa Majesté. Glumdalclitch le tirait de la chambre tous les jours pour l'aérer, le faisait de ses propres mains, le remettait à sa place le soir, et refermait le toit à clé quand j'étais entré. Un excellent ouvrier, qui était célèbre pour les petits bibelots qu'il faisait, me fit deux chaises dont le dossier et les bâtons étaient d'une matière à peu près semblable à l'ivoire, et deux tables, avec une armoire pour ranger mes habits. Les murs, le plancher et le plafond de la chambre étaient matelassés afin d'éviter les accidents, et d'amortir les secousses quand j'allais en voiture. Je voulus une serrure à ma porte, pour empêcher les rats et les souris d'entrer. Après plusieurs essais, le serrurier réussit à m'en faire une, la plus petite qu'on vit jamais dans son pays, et je trouvai moyen de garder la clé dans ma poche, de crainte que Glumdalclitch ne la perdît. Puis la reine fit chercher les étoffes de soie les plus fines, pour me faire des habits : elles n'étaient guère plus épaisses que les couvertures de lit en Angleterre ; je fus fort embarrassé tout d'abord, mais, peu à peu, je m'y accoutumai.

La reine goûtait si fort ma compagnie, qu'elle ne pouvait dîner sans moi. Sa Majesté mettait un morceau de viande dans un de mes plats ; j'y coupais moi-même les tranches, et son plaisir était de me voir faire un repas en miniature. Car la reine, dont l'estomac était cependant délicat, mangeait autant, en une seule bouchée, que douze fermiers anglais en un repas. Au début, je trouvais ce spectacle fort désagréable. Elle broyait une d'alouette, os et chair, entre ses dents, bien qu'elle plus grosse que celle d'un gros dindon ; et chacune de ses bouchées de pain était de la taille d'un pain de quatre livres. Elle avalait d'un trait, dans une coupe en or, plus

d'un tonneau de vin. Ses couteaux étaient deux fois aussi longs qu'une faux, et les cuillers, les fourchettes et autres étaient dans les mêmes proportions.

Tous les mercredis – leur jour de repos –, le roi et la famille royale avaient l'habitude de dîner chez la reine, dont j'étais devenu le favori ; et, ces jours-là, on mettait ma petite chaise et ma petite table à la gauche du roi, auprès d'une des salières. Ce prince prenait plaisir à s'entretenir avec moi, me faisant des questions touchant les mœurs, la religion, les lois, le gouvernement et la littérature de l'Europe, et je lui en rendais compte le mieux que je pouvais. Se tournant vers son premier ministre, qui se tenait derrière lui, ayant à la main un bâton blanc presque aussi haut que le grand mât du Souverain Royal :

« Hélas ! dit-il, que la grandeur humaine est donc peu de chose, puisque de vils insectes, comme celui-ci, ont sans doute, eux aussi, des titres et des distinctions honorifiques. Ils font des nids et des villages, qu'ils appellent maisons et cités ; ils aiment, ils se battent, ils se querellent, ils trompent, ils trahissent. »

Il n'y avait rien qui m'offensât et me chagrinât plus que le nain de la reine, qui, étant de la taille la plus petite qu'on eût jamais vue dans le pays – car je crois en vérité qu'il n'avait pas tout à fait trente pieds de haut – devint tout à fait insolent à la vue d'un être si au-dessous de lui. Un jour, au dîner, tandis que j'étais assis tranquillement sans penser à mal, il me souleva par le milieu du corps, me laissa tomber dans un grand bol de crème, puis se sauva aussi vite qu'il put. J'en eus par-dessus les oreilles et, si je n'avais été un bon nageur, cela aurait pu tourner fort mal pour moi ; car Glumdalclitch se trouvait par hasard, à ce moment, à l'autre extrémité de la chambre, et la reine fut si effrayée qu'elle manqua de sang-froid ne put venir à mon aide.

Mais ma petite amie accourut à mon secours, et me tira du bol après que j'eus avalé plus d'une pinte de crème. On me mit au lit, mais j'en fus quitte pour la perte d'un habit, qui fut complètement abîmé. Le nain reçut une bonne correction, et fut en outre obligé de boire ce qui restait du bol de crème où il m'avait jeté. La reine ne lui rendit jamais ses faveurs, et, peu après, le donna à une dame de condition, si bien que je ne le vis plus : j'en fus bien heureux.

La reine se moquait souvent de mon caractère craintif, et me demandait si les gens de mon pays étaient aussi poltrons que moi. Voici à quelle occasion : ce royaume est infesté de mouches, et ces abominables insectes, qui sont aussi gros que des alouettes, ne me laissaient guère de repos pendant mes repas, tournoyant et bourdonnant sans cesse à mes oreilles. Parfois, elles se posaient sur mon nez ou

mon front, et elles me piquaient jusqu'au sang. J'avais beaucoup à faire à me défendre contre ces animaux détestables, et ne pouvais m'empêcher de tressaillir quand ils se posaient sur mon visage. Je me mis à les pourfendre de mon épée, tandis qu'ils volaient dans l'air, et l'on admira beaucoup ma dextérité.

Je me rappelle qu'un jour Glumdalclitch me posa sur la fenêtre, dans ma boîte, comme elle le faisait d'habitude quand le temps était beau, pour me faire prendra l'air – car je n'osais pas leur permettre de suspendre ma boîte à un clou, en dehors la fenêtre, comme on suspend en Angleterre les cages des oiseaux –. J'ouvris ma fenêtre, et je me mis à table pour prendre mon déjeuner, qui consistait en un morceau de gâteau. Aussitôt, plus de vingt guêpes, attirées par l'odeur, volèrent dans ma chambre, faisant plus de bruit qu'une cornemuse. Certaines se jetèrent sur mon gâteau, et l'emportèrent par petits morceaux ; d'autres se mirent à voler autour de ma tête et de ma figure, m'étourdissant de leurs bourdonnements. J'avais une peur horrible d'être piqué ; cependant, j'eus le courage de me lever, de tirer mon épée et de les attaquer. J'en tuai quatre, mais les autres s'envolèrent, et je fermai ma fenêtre. Les insectes étaient aussi gros que des perdrix ; leurs dards avaient un pouce et demi de long, étaient pointus comme des aiguilles. Je les ai conservés précieusement ; puis je les ai montrés dans plusieurs pays d'Europe, après mon retour en Angleterre, en même temps que quelques autres curiosités.

Je vais maintenant donner au lecteur une rapide description de ce pays, autant que je l'ai pu connaître, et ce ne fut guère que sur une étendue d'un millier de lieues autour de Lorbrulgrud, la capitale ; car la reine, avec qui j'étais toujours, n'allait jamais plus loin quand elle accompagnait le roi dans ses voyages : elle l'attendait là, tandis qu'il poussait jusqu'aux frontières. Les États de ce prince ont environ trois mille lieues de long, et deux mille ou deux mille cinq cents lieues de large.

Ce royaume est une presqu'île, terminée au nord par une chaîne de montagnes qui ont environ trente milles de hauteur, et que l'on ne peut franchir, à cause des volcans qui sont sur la cime. Les plus savants ne savent quelle espèce de mortels

habite au-delà de ces montagnes, ni même s'il y a des habitants. Le royaume est entouré par l'océan des trois autres côtés. On prend quelquefois sur la côte des baleines qui ont été précipitées sur les rochers, et dont le petit peuple se régale. J'ai vu de ces baleines qui étaient si grosses qu'un homme avait de la peine à les porter sur ses épaules. Quelquefois, par curiosité, on en apporte dans des paniers à Lorbrulgrud ; j'en ai vu une dans un plat, à la table du roi. Elle passait pour une rareté ; mais il ne me parut pas que Sa Majesté appréciait ce mets. Je crois que la grosseur de la baleine lui répugnait, bien que j'en aie vu de plus grosses au Groenland.

Le palais du roi est un bâtiment assez peu régulier ; c'est plutôt un amas d'édifices qui a environ sept milles de circuit ; les chambres principales sont hautes de deux cent quarante pieds et larges en proportion.

Je désirais beaucoup visiter le temple principal et, en particulier, sa tour, qui passe pour être la plus haute du royaume. Glumdalclitch m'y porta un jour ; mais je dois dire que j'en revins déçu, car la hauteur, depuis le sol jusqu'au sommet du pinacle le plus élevé, ne dépasse pas trois mille pieds. Les murs ont près de cent pieds d'épaisseur, et sont bâtis en pierre de taille ; chaque pierre a environ quarante pieds carrés. L'édifice est orné de tous côtés, de statues de dieux et d'empereurs, taillées dans le marbre, et plus grandes que nature ; chacune est placée dans une niche. Je mesurai un petit doigt qui était tombé de l'une de ces statues : il avait exactement quatre pieds un pouce de long.

La cuisine du palais du roi est, en vérité, un noble édifice ; le plafond est en forme de voûte. Les murs ont bien six cents pieds de haut, il s'en faut de dix pas pour que le grand four ne soit aussi large que la coupole de Saint-Paul, car j'ai mesuré cette dernière exprès, à mon retour.

Sa Majesté garde rarement plus de six cents chevaux à la fois dans ses écuries ; ils ont en général de cinquante-quatre à soixante pieds de haut. Mais quand le roi sort en grande pompe, dans quelques occasions solennelles, il est accompagné de cinq cents gardes à cheval.

Glumdalclitch me portait souvent dans les jardins, dans ma petite boîte, et souvent elle me prenait dans sa main, ou me posait à terre pour me laisser me promener. Je me rappelle que le nain – qui n'avait pas encore quitté le service de la reine –, nous suivit un jour dans ces jardins. Ma petite amie me posa à terre, et nous marchâmes l'un près de l'autre, lui et moi. Des pommiers nains se trouvaient auprès de nous, et j'eus la malencontreuse idée de vouloir faire de l'esprit en le comparant à ces arbres. Le coquin, profitant d'un moment où je passais sous un des pommiers, se mit à le secouer au-dessus de ma tête : une douzaine de pommes, chacune de la grosseur d'une barrique, me tomba sur la tête. L'une d'elles m'atteignit dans le dos ; je tombai le nez sur le sol, mais n'eus point d'autre mal. On pardonna au nain, à ma prière, car c'était moi qui l'avais provoqué.

Un accident plus grave m'arriva dans ce même pays, un jour que ma petite amie crut m'avoir placé en lieu sûr. Un petit épagneul, appartenant à un des chefs jardiniers, était entré, par hasard, dans le jardin, et vint à errer près de l'endroit où j'étais caché. Le chien, suivant la piste, arriva droit sur moi, et, me prenant dans sa gueule, courut me porter à son maître ; il remuait la queue en signe de joie, et me déposa doucement à ses pieds. Heureusement qu'il avait été si bien dressé que je n'eus aucun mal : mes vêtements mêmes ne furent point déchirés.

La Reine, qui m'entretenait souvent de mes voyages sur mer, et qui cherchait toutes les occasions possibles de me divertir quand j'étais mélancolique, me dit que, si je le désirais, son menuisier me ferait une petite barque, et qu'elle me trouverait

un endroit où je pourrais naviguer. Le menuisier, suivant mes instructions, et dans l'espace de dix jours, me construisit un petit navire de plaisance, avec tous ses agrès, capable de tenir commodément huit Européens.

Quand il fut achevé, la Reine en fut si ravie qu'elle courut le montrer au roi ; Sa Majesté commanda qu'on le mît dans une citerne pleine d'eau, et je montai à bord pour en faire l'essai ; je ne pus manier mes rames, faute de place. Mais la Reine avait une autre idée. Elle donna ordre au menuisier de faire une auge de bois longue de trois cents pieds, large de cinquante, et profonde de huit y on la goudronna bien pour empêcher l'eau de s'échapper, et on la posa sur le plancher, le long du mur, dans une salle extérieure du palais. Là, je ramais souvent pour mon divertissement aussi bien que pour celui de la Reine et de ses dames, qui prirent grand plaisir à voir mon adresse et mon agilité. Quelquefois, je hissais ma voile, et je n'avais plus qu'à gouverner, car ces dames me donnaient un coup de vent avec leurs éventails ; et, quand elles étaient fatiguées, quelques-uns des pages faisaient avancer ma barque avec leur souffle, tandis que je signalais mon adresse en gouvernant à tribord ou à bâbord, selon qu'il me plaisait.

Il m'arriva, une fois, un accident qui faillit me coûter la vie.

Un des domestiques, dont la fonction était de remplir mon auge d'eau fraîche tous les trois jours, fut si négligent, qu'il laissa échapper de son seau une énorme grenouille, sans l'apercevoir. La grenouille se tint cachée jusqu'à ce que je fusse dans mon navire ; alors, voyant un endroit où se reposer, elle y grimpa, et le fit tellement pencher que je fus obligé de faire le contrepoids de l'autre côté, pour empêcher le navire de chavirer. Quand la grenouille fut entrée, elle fit d'un seul saut la moitié de la longueur du navire, puis sauta sur ma tête, qu'elle couvrit de sa bave ainsi que mes vêtements. La grosseur de ses traits lui donnait l'aspect de l'animal le plus difforme qu'on puisse imaginer. Cependant, je priai Glumdalclitch de me laisser me tirer d'affaire tout seul. Je frappai la bête plusieurs fois à coups de rame et finis par l'obliger à sauter dehors.

Mais je courus un danger plus grand encore pendant mon séjour dans ce royaume. Voici ce qui arriva : le temps était très chaud et la fenêtre du cabinet était ouverte, ainsi que les fenêtres et la porte de ma grande boîte, dans laquelle je me tenais d'habitude, car elle était plus large et plus commode. Pendant que j'étais assis tranquillement à ma table, plongé dans mes réflexions, je vis un animal, bondissant et sautant de tous côtés, qui, enfin, s'approcha de ma boîte. C'était un singe qui appartenait à quelque employé des cuisines. Il me découvrit bientôt, et, fourrant sa patte droite par l'ouverture de la porte, il me tira de ma boîte et me tint dans ses

bras comme une nourrice tient un enfant qu'elle va allaiter. Quand je me débattais, il me pressait si fort que je crus plus sage de me soumettre.

Il fut tout à coup interrompu par un bruit à la porte du cabinet, comme si quelqu'un eût essayé d'ouvrir ; il sauta, aussitôt, par la fenêtre par laquelle il était entré, et de là sur les gouttières, marchant sur trois pattes, et me tenant dans la quatrième, jusqu'à ce qu'il eût grimpé sur un toit attenant au nôtre. J'entendis Glumdalclitch jeter un cri au moment où il m'emportait. La pauvre fille était au désespoir, et ce quartier du palais fut tout en tumulte. Les domestiques coururent chercher des échelles, des centaines de personnes virent le singe, assis sur le faîte d'un bâtiment, me tenant comme un bébé entre ses pattes de devant.

Les échelles furent appliquées au mur et plusieurs hommes montèrent. Aussitôt, le singe voyant qu'il était cerné de tous côtés, et sachant bien qu'il ne pourrait courir assez vite sur trois pattes, me laissa tomber sur le toit de tuile, et se sauva. Je restai là quelque temps, à deux cents toises au-dessus du sol, m'attendant à chaque instant à être emporté par le vent, ou à être pris de vertige et à dégringoler dans les gouttières ; mais un brave garçon, valet de ma petite maîtresse, grimpa sur le toit, et, me mettant dans la poche de sa culotte, me fit descendre en toute sécurité. Le singe fut mis à mort, et ordre fut donné de n'entretenir désormais aucun animal de cette espèce dans le palais.

J'avais coutume de me rendre au lever du roi, une ou deux fois par semaine, et je l'avais vu souvent entre les mains de son barbier, ce qui, au commencement, était en vérité un spectacle terrible ; car le rasoir était aussi long qu'une faux ordinaire.

Sa Majesté, selon l'usage du pays, ne se faisait raser que deux fois par semaine. Une fois, je demandai au barbier son eau de savon, et j'y recueillis quarante ou cinquante gros poils de la barbe de Sa Majesté. Je pris un petit morceau de bois mince, je le taillai en forme de peigne et j'y fis plusieurs trous à égale distance les uns des autres, avec l'aiguille la plus fine que je pus obtenir de Glumdalclitch. Puis j'y fixai les poils adroitement, les taillai vers la pointe et me fis ainsi un peigne très acceptable ; j'en avais grand besoin, car le mien, n'ayant pour ainsi dire plus de

dents, était devenu presque inutile, et je n'avais trouvé dans le pays aucun ouvrier qui fût capable de m'en faire un autre.

Ceci me rappelle un amusement auquel je consacrai maintes heures de loisir. Je priai une des femmes de chambre de la reine de recueillir les cheveux qui tombaient de la tête de Sa Majesté quand on la coiffait, de me les donner. J'en amassai une quantité considérable avec le temps ; et alors, prenant conseil de mon ami l'ébéniste, qui avait reçu ordre de faire tous les petits ouvrages que je lui commanderais, je lui donnai des instructions pour me faire deux chaises de la grandeur de celles qui étaient dans ma boîte, et d'y percer des trous avec une alène fine, tout autour du dossier, et du siège. Quand ce fut fait, je passais dans ces trous les cheveux les plus forts que je pus trouver parmi ceux que j'avais recueillis, et j'obtins ainsi des chaises cannées comme on en a en Angleterre.

Dès qu'elles furent achevées, je les offris à Sa Majesté, qui les mit dans un petit meuble et qui prit plaisir à les montrer comme curiosité : en fait, elles excitèrent l'admiration de tous ceux qui les virent. Je fis aussi une jolie petite bourse en cheveux, longue de deux aunes environ, avec le nom de Sa Majesté en lettres d'or ; je la donnai à Glumdalclitch avec le consentement de la reine. Pour dire vrai, ce fut plus pour s'en parer que pour s'en servir, car elle n'était pas assez solide pour supporter le poids de la grosse monnaie ; aussi n'y mit-elle rien, si ce n'est quelques piécettes comme en aiment les jeunes filles.

Le roi m'ordonna de lui faire un tableau exact du gouvernement de l'Angleterre, parce que, quelque prévenus que les princes soient d'ordinaire en faveur de leurs usages et de leurs coutumes habituelles, ils sont bien-aises de savoir s'il y a, hors de son pays, quelque chose à imiter.

Imaginez-vous combien j'aurais désiré alors avoir la langue de Démosthène ou de Cicéron, pour être à même de célébrer les louanges de ma chère patrie, d'une manière qui fût digne de ses mérites et de sa félicité.

Le roi fut bien étonné du récit que je lui fis de nos affaires pendant le dernier siècle, disant que cette histoire n'était qu'un amoncellement de conspirations, de révoltes, de meurtres, de massacres, de révolutions, d'exils, conséquences lamentables de l'avarice, de l'hypocrisie, de la perfidie, de la cruauté, de la colère, de la folie, de la haine, de l'envie et de l'ambition.

Dans une autre audience, Sa Majesté prit la peine de récapituler la substance de tout ce que j'avais dit, compara les questions qu'elle m'avait faites avec les réponses que j'avais données ; puis, me prenant dans ses mains et me caressant doucement, s'exprima en ces mots que je n'oublierai jamais, non plus que la manière dont Elle les prononça :

« Mon petit ami Grildrig, vous avez fait un bien beau panégyrique de votre pays ; vous avez prouvé clairement que l'ignorance, la paresse et le vice sont les seules qualités qui conviennent à un homme d'Etat ; que les lois sont expliquées, interprétées et appliquées d'autant mieux par les gens dont les intérêts et les capacités les portent à les corrompre, à les brouiller et à les éluder. Il ne me paraît pas, par tout ce que vous m'avez dit, qu'une vertu quelconque soit requise pour parvenir à aucun rang ou à aucune charge parmi vous ; ni que les hommes y soient anoblis à cause de leur vertu, ni que les prêtres y obtiennent de l'avancement pour leur piété et leur savoir, les soldats pour leur conduite ou leur valeur, les juges pour leur intégrité, les sénateurs pour leur amour de la patrie, ni les hommes d'État pour leur sagesse. Pour vous, continua le Roi, qui avez passé la plus grande partie de votre vie à voyager, je suis tout disposé à croire que vous avez échappé aux vices de votre pays ; mais, par tout ce que vous m'avez raconté, et par les réponses que je vous ai obligé, à grand peine, de faire à mes objections, je ne peux m'empêcher de juger que la plupart de vos compatriotes sont la plus pernicieuse race d'odieux petits insectes que la nature ait jamais laissée ramper sur la surface de la terre. »

Le savoir de ces gens est loin d'être parfait : ils ne s'occupent guère que de morale, d'histoire, de poésie et de mathématiques ; mais il faut reconnaître qu'ils y

excellent. Ils n'appliquent ces dernières qu'aux nécessités de la vie, au perfectionnement de l'agriculture et à toutes les sciences mécaniques ; si bien que chez nous on n'en ferait pas grand cas.

Aucune loi dans ce pays ne doit être énoncée en plus de mots qu'il n'y a de lettres dans leur alphabet, soit vingt-deux seulement. En fait, bien peu en ont autant. Elles sont écrites dans le langage le plus simple et le plus clair, si bien qu'il est impossible de les interpréter de différentes manières, et tout commentaire écrit d'une loi est un crime capital.

Ils connaissent l'art de l'imprimerie, comme les Chinois, depuis les temps immémoriaux ; mais leurs bibliothèques ne sont point très grandes ; celle du roi, que l'on considère comme la plus vaste, ne compte pas plus de mille volumes. Ils sont placés dans une galerie de douze cents pieds de long, où j'étais libre d'aller prendre les livres que je voulais. Le menuisier de la reine avait fait dans une des chambres de Glumdalclitch, une sorte de machine en bois de vingt-cinq pieds de haut, en forme de marchepied : chaque marche avait cinquante pieds de long. C'était, en vérité, un escalier mobile dont l'extrémité inférieure était à dix pieds du mur de la chambre. Quand j'avais envie de lire un livre, on le dressait le dos contre le mur ; puis je montais jusqu'à la marche supérieure de l'échelle, et je commençais à lire en haut de la page, avançant de droite à gauche, de huit à dix pas, suivant la longueur des lignes, puis je descendais les marches une à une, et les remontais pour lire la seconde page de la même manière ; je tournais la page des deux mains, ce qui m'était facile, car elle était épaisse et dure comme du carton, et n'avait jamais plus de dix-huit ou vingt pieds de long.

En ce qui concerne leurs affaires militaires, ces gens se vantent de ce que l'armée du roi compte plus de soixante-seize mille fantassins, et trente-deux mille cavaliers ; si l'on peut appeler armée ce qui n'est qu'un composé de commerçants dans les villes, et de cultivateurs dans les campagnes, dont les chefs ne sont que des nobles, sans solde et sans récompenses. Ils sont, en vérité, suffisamment habiles dans leurs exercices, et observent une bonne discipline. Mais ils n'ont point à cela

grand mérite : comment pourrait-il en être autrement, quand chaque cultivateur est sous les ordres de son propriétaire, et chaque citoyen sous ceux des principaux notables de sa ville, élus par vote, comme à Venise.

J'ai vu souvent la milice de Lorbrulgrud faire l'exercice près de la ville, dans un grand champ de dix lieues en carré. Il n'y avait pas plus de vingt-cinq mille fantassins, et de six mille cavaliers en tout ; mais il me fut impossible de les compter, vu l'espace qu'ils occupaient. Un cavalier, monté sur un grand cheval, pouvait avoir quatre-vingt-dix pieds de haut, environ. J'ai vu ce corps de cavalerie en entier, tirer leurs sabres au premier commandement et les brandir dans l'air. L'imagination ne peut rien se représenter de plus noble, de plus surprenant, de plus étonnant : on eût dit dix mille éclairs jaillissant au même moment des quatre points du ciel.

J'avais toujours dans l'idée que je recouvrerais, un jour, ma liberté, quoique je fusse dans l'impossibilité de deviner par quel moyen, ni de former aucun projet avec le moindre espoir de réussir. Le vaisseau qui m'avait porté, et qui avait été poussé sur ces côtes, était le seul qu'on eût jamais vu en approcher, et le roi avait donné des ordres pour que, si jamais il arrivait qu'un autre parût, il fût tiré à terre et mis avec tout l'équipage et les passagers sur un tombereau et apporté à Lorbrulgrud. Mais ma délivrance arriva plus tôt que je ne m'y attendais, et d'une manière très extraordinaire, ainsi que je vais le raconter fidèlement, avec toutes les circonstances de cet événement.

Il y avait deux ans que j'étais dans ce pays. Au commencement de la troisième année, Glumdalclitch et moi, nous accompagnâmes le roi et la reine dans un voyage qu'ils firent vers la côte méridionale du royaume. J'étais porté, comme d'habitude, dans ma boîte de voyage, qui était un cabinet très commode, large de douze pieds. On avait, par mon ordre, suspendu un hamac avec des cordons de soie aux quatre coins de la boîte, afin que je sentisse moins les secousses du cheval, sur lequel un domestique me portait devant lui, quand je le désirais ; et souvent, pendant la route,

je m'endormais dans mon hamac. J'avais ordonné au menuisier de faire dans le toit de ma boîte, une ouverture d'un pied carré, pour me donner de l'air quand il faisait chaud et que je dormais. Je pouvais, à l'aide d'une planche, ouvrir ou fermer cette ouverte à mon gré.

Quand nous fûmes arrivés terme de notre voyage, le roi jugea à propos de passer quelques jours dans un palais qu'il a, près de Flanflasnic, ville située à dix-huit milles anglais du bord de la mer. Glumdalclitch et moi étions bien fatigués. J'étais, moi-même, un peu enrhumé, mais la pauvre fille était si malade qu'elle fut obligée de garder la chambre. J'avais grande envie de voir l'océan, seul lieu où il me serait possible de trouver la délivrance, si elle devait jamais venir.

Je fis semblant d'être plus malade que je ne l'étais réellement, et je demandai la permission d'aller prendre l'air de la mer avec un page que j'aimais beaucoup, et à, qui j'avais été confié quelquefois. Je n'oublierai jamais avec quelle répugnance Glumdalclitch y consentit, ni l'ordre sévère qu'elle donna au page d'avoir soin de moi, ni les larmes qu'elle répandit comme si elle eût eu quelque pressentiment de ce qui devait arriver. Le page me porta donc dans ma boîte, et me mena à une demi-lieue environ du palais, vers les rochers, sur le rivage de la mer. Je lui dis alors de me mettre à terre, et, levant le châssis d'une de mes fenêtres, je me mis à regarder la mer d'un œil triste. Je ne me sentais pas très bien, et je dis au page que j'avais envie de dormir un peu dans mon hamac, que cela me soulagerait peut-être. Je me couchai donc, et le page ferma bien la fenêtre de peur que je n'eusse froid.

Je m'endormis bientôt. Tout ce que je peux imaginer, c'est que, pendant que je dormais, ce page, croyant qu'il n'y avait aucun danger à craindre, grimpa sur les rochers pour chercher des œufs d'oiseaux. Quoi qu'il en soit, je me trouvai soudainement éveillé par une secousse violente donnée à ma boîte, que je sentis tirée en haut par l'anneau qui y était fixé. Je fus porté très haut dans l'air, puis en avant avec une vitesse prodigieuse. La première secousse m'avait presque jeté hors de mon hamac, mais ensuite le mouvement fut assez doux. Je criai plusieurs fois de toutes mes forées, mais inutilement. Je regardai vers mes fenêtres et je ne vis rien

que les nuages et le ciel. J'entendis un bruit au-dessus de ma tête, ressemblant à celui d'un battement d'ailes. Alors, je commençai à comprendre le dangereux état où je me trouvais, et à soupçonner qu'un aigle avait pris l'anneau de ma boîte dans son bec, dans le dessein de la laisser tomber sur un roc, comme une tortue dans son écaille, et puis d'en tirer mon corps pour le dévorer.

Au bout de quelque temps, je remarquai que le bruit et les battements d'ailes augmentaient beaucoup et que ma boîte était agitée de ci, de là, comme une enseigne de boutique par le vent. J'entendis plusieurs coups violents qu'on donnait à l'aigle – car je suis sûr que c'était un aigle qui tenait l'anneau de ma boîte dans son bec –, et puis tout à coup je me sentis tomber perpendiculairement pendant plus

d'une minute, mais avec une telle vitesse que j'en perdis presque la respiration. Ma chute fut terminée par une secousse terrible qui retentit plus haut à mes oreilles que la cataracte du Niagara ; après quoi, je fus dans les ténèbres pendant une autre minute, puis ma boîte commença à s'élever et enfin je pus voir le jour par le haut de mes fenêtres.

Je vis alors que j'étais tombé dans la mer. Le poids de mon corps, celui des objets qui étaient dans la chambre, et des encoignures de fer permettait à la boîte de flotter : elle enfonçait seulement de cinq pieds dans l'eau. Je crus, et je crois encore, que l'aigle qui m'emportait dans son vol, avait été poursuivi par deux ou trois autres, et contraint de me laisser tomber pendant qu'il se défendait contre ses adversaires, qui espéraient partager sa proie.

Les plaques de fer fixées au fond de la boîte, qui étaient les plus solides, maintinrent l'équilibre et l'empêchèrent d'être brisée en tombant. Toutes les pièces de la charpente glissaient dans des rainures ; la porte ne tournait pas sur des gonds, mais s'ouvrait de haut en bas comme un châssis, si bien que mon cabinet étant hermétiquement clos, il n'y entra que très peu d'eau. Je descendis de mon hamac avec beaucoup de difficulté, non sans avoir auparavant tiré la planche à coulisse du toit dont j'ai déjà parlé : j'aurais étouffé faute d'air.

Combien je désirais alors me trouver avec ma chère Glumdalclitch ! Je restai quatre heures dans cette situation, croyant, et, en vérité, espérant même, que chaque moment serait le dernier.

J'ai déjà dit qu'on avait fixé, au côté de ma boîte opposé aux fenêtres, deux fortes crampes de fer où le domestique qui me portait à cheval passait une ceinture de cuir, qu'il bouclait autour de sa taille. Dans cette déplorable situation, j'entendis, ou je crus entendre, une sorte de bruit de ce côté de ma boîte où étaient fixés les crampes de fer, et bientôt après je commençai à m'imaginer qu'elle était tirée ou remorquée dans la mer. Car, de temps en temps, je sentais une sorte d'effort qui faisait monter les vagues jusqu'au haut de mes fenêtres, me laissant presque dans l'obscurité. Je conçus alors quelques faibles espérances de secours, quoique je ne

pusse m'imaginer d'où il pourrait me venir. J'entendis distinctement du bruit sur le toit de ma boîte, et compris qu'on passait un câble dans l'anneau. Puis, je me sentis hissé peu à peu, au moins trois pieds plus haut que je n'étais auparavant. Sur quoi je levai mon bâton et mon mouchoir, criant au secours jusqu'à m'enrouer. En réponse, j'entendis de grandes acclamations répétées trois fois, et cela me donna des transports de joie qui ne peuvent être conçus que par ceux qui les éprouvent. En même temps, j'entendis marcher au-dessus de ma tête, et quelqu'un appelant par l'ouverture, cria en anglais :

« S'il y a quelqu'un ici, qu'il parle. »

Je répondis que j'étais un Anglais, réduit par la mauvaise fortune à la plus grande calamité qu'aucune créature ait jamais soufferte, et je suppliai du fond de l'âme qu'on me délivrât du cachot où j'étais enfermé.

La voix me répondit que je n'avais rien à craindre, que ma boîte était attachée au navire et que le charpentier allait venir pour faire un trou dans le toit, par où on me tirerait dehors. Je répondis que cela n'était pas nécessaire, et demanderait trop de temps ; qu'il suffisait que quelqu'un de l'équipage mît son doigt dans l'anneau, tirât la boîte de la mer, et la portât dans la chambre du capitaine. Quelques-uns d'entre eux, m'entendant parler ainsi, pensèrent que je divaguais et me crurent fou. D'autres en rirent. Car je ne savais pas que j'étais revenu parmi des hommes de ma taille et de ma force. Le charpentier arriva, et, en quelques minutes, fit une ouverture de quatre pieds carrés environ, par laquelle on passa une échelle. J'y montai, et je fus porté sur le vaisseau, dans un état très faible.

Les matelots furent tout étonnés, et me firent mille questions auxquelles je n'eus pas le courage de répondre.

J'étais confondu de voir tant de pygmées ; du moins ils paraissaient tels à mes yeux accoutumés aux objets monstrueux que je venais de quitter. Mais le capitaine, M. Thomas Wilcocks, homme de probité et de mérite, originaire du Shropshire, remarquant que j'étais sur le point de tomber de faiblesse, me fit entrer dans sa

cabine, me donna un cordial pour me remettre, et me fit coucher dans son propre lit, me conseillant de prendre un peu de repos, ce dont j'avais grand besoin.

Je dormis quelques heures, mais d'un sommeil continuellement troublé par l'idée du pays que je venais de quitter, et des dangers que j'avais courus. Cependant, quand je m'éveillai, je me trouvai assez bien remis. Il était à peu près huit heures du soir, et le capitaine fit servir le souper immédiatement, pensant que j'avais jeûné trop longtemps. Il me traita avec bonté, remarquant que je n'avais pas les yeux égarés et que mes discours étaient sensés.

Quand on nous eût laissés seuls, il me pria de lui faire le récit de mes voyages, et de lui apprendre par quel accident j'avais été abandonné au gré des flots, dans cette grande caisse. Il me dit que, sur le midi, tandis qu'il regardait avec sa lunette, il l'avait aperçue dans le lointain, l'avait prise pour une barque, et qu'il avait voulu la rejoindre, avec l'espoir d'acheter des biscuits, les siens commençant à manquer ; qu'en approchant, il avait reconnu son erreur, et qu'il avait envoyé sa chaloupe pour découvrir ce que c'était ; que ses gens étaient revenus tout effrayés, jurant qu'ils avaient vu une maison flottante ; qu'il avait ri de leur sottise, et était monté lui-même dans la chaloupe, ordonnant à ses hommes de prendre avec eux un câble très fort ; que, le temps étant calme, il avait fait plusieurs fois le tour de la caisse, et avait observé mes fenêtres et les grillages qui les protégeaient ; qu'il avait découvert deux crampes de fer sur un des côtés, fait tout en planches et sans ouverture pour laisser passer la lumière ; qu'il avait alors commandé à ses matelots de ramer de ce côté-là, et qu'attachant le câble à une des crampes de fer, il leur avait ordonné de remorquer ma caisse – comme ils l'appelaient –, jusqu'au navire ; qu'une fois là, on avait attaché un autre câble à l'anneau du toit, et qu'on avait soulevé la caisse avec des poulies ; mais que tous les matelots réunis n'avaient pas pu la hisser à plus de deux ou trois pieds. Il ajouta qu'il avait vu mon bâton et mon mouchoir que j'avais passés hors de l'ouverture, et qu'ils en avaient conclu que quelque malheureux était enfermé dans la caisse.

Je le priai d'avoir la patience de m'entendre faire le récit de mon histoire. Je le fis très fidèlement, depuis la dernière fois que j'avais quitté l'Angleterre, jusqu'au moment où il m'avait découvert. J'ouvris en sa présence l'armoire que j'avais dans ma chambre, et je lui fis voir la petite collection de choses curieuses que j'avais faite dans le pays d'où j'avais été tiré d'une manière si étrange. Il y avait, entre autres choses, le peigne que j'avais fait avec des poils de la barbe du roi, et un autre de la même matière, mais dont le dos était une rognure de l'ongle du pouce de Sa Majesté. Il y avait une collection d'aiguilles et d'épingles, d'un pied et demi à trois pieds de long, quatre dards de guêpes, semblables à la pointe d'un menuisier, des cheveux de la reine, une bague en or dont elle m'avait fait présent, un jour, d'une manière très obligeante, l'ôtant de son petit doigt et me la mettant au cou comme un collier. Je priai le capitaine de vouloir bien accepter cette bague en reconnaissance de ses bontés, mais il refusa absolument.

Je ne pus rien lui faire accepter, à part la dent d'un valet, que je le vis examiner curieusement, et qui semblait lui plaire beaucoup. Il la reçut avec plus de remerciements que n'en valait pareille bagatelle. Un chirurgien maladroit l'avait arrachée, par erreur, à un des domestiques de Glumdalclitch, qui souffrait d'un mal de dents, mais elle était absolument saine. Je l'avais fait nettoyer et je l'avais rangée dans mon armoire. Elle était longue d'un pied environ, et elle avait quatre pouces de diamètre.

Le capitaine fut très satisfait de mon récit, et me dit qu'il espérait qu'à notre retour en Angleterre, je le mettrais par écrit et le rendrais public.

Je ne sortis point du vaisseau que nous ne fussions arrivés aux Dunes. Ce fut le 3 juin 1706, environ neuf mois après ma délivrance. J'offris de laisser mes meubles, en paiement de mon passage à bord, mais le capitaine protesta qu'il ne voulait rien recevoir. Nous nous dîmes adieu amicalement, et je lui fis promettre de me venir voir chez moi à Redriff. Je louai un cheval et un guide, pour un écu que me prêta le capitaine.

Pendant le cours de ce voyage, remarquant la petitesse des maisons, des arbres, du bétail et des gens, je crus un instant me trouver encore à Lilliput. J'avais peur de fouler aux pieds les voyageurs que je rencontrais, et je criais souvent pour les faire se retirer du chemin, eu sorte que je faillis me faire casser la tête une fois ou deux pour mon impertinence.

Quand j'arrivai à ma maison, que je n'aurais pu reconnaître tout seul, un de mes domestiques m'ayant ouvert la porte, je me baissai pour entrer – comme fait une oie sous une barrière –, de crainte de me cogner la tête. Ma femme accourut pour m'embrasser ; mais je me courbai plus bas que ses genoux, pensant qu'elle ne pourrait autrement atteindre ma bouche. Ma fille se mit à mes genoux pour me demander ma bénédiction ; mais je ne pus la voir que lorsqu'elle se fut relevée, ayant été si longtemps accoutumé à me tenir debout, la tête et les yeux levés au ciel pour voir à plus de soixante pieds au-dessus de moi. Je regardai tous mes domestiques et un ou deux amis qui se trouvèrent alors dans la maison, comme s'ils avaient été des pygmées, et moi un géant. Je dis à ma femme qu'elle avait été trop économe, car je trouvais qu'elle et sa fille s'étaient réduites à rien par leurs privations. En un mot, je me conduisis d'une manière si étrange qu'ils furent tous de l'avis du capitaine quand il me vit d'abord, et conclurent que j'avais perdu l'esprit. Je ne parle de ceci que comme d'un exemple du grand pouvoir qu'ont sur nous l'habitude et le préjugé.

En peu de temps, je finis par m'entendre avec ma famille et mes amis ; mais ma femme protesta que je n'irais plus jamais en mer. Mais sur ce dernier point, elle ne put obtenir d'engagement de ma part.

En attendant, c'est ici que se termine le récit du second de mes malheureux voyages…